

## LE PREMIER JOUR DE L'AN

CHEZ DIFFÉRENTS PEUPLES.

Chez les Romains, l'usage des souhaits de bonne année avait pour origine une idée superstitieuse. Ovide demande à Janus : « Pourquoi les paroles favorables et les souhaits mutuels dont on se salue aux calendes de janvier. » Il lui fait répondre : « Les présages se tirent des premières choses que l'on fait, que l'on voit ou que l'on entend. »

En effet, c'était le premier vol, le premier cri de l'oiseau que consultait l'Augure. On pensait aussi que le premier jour de l'année, l'oreille des dieux s'ouvrait plus facilement, et qu'on n'y déposait aucunes prières vaines.

Le comte de Caylus nous a conservé deux monuments curieux des vœux que les Romains formaient réciproquement pour leur bonheur. Ce sont deux petits vases en terre cuite. Sur le premier on lit : « Je te souhaite une année nouvelle heureuse et fortunée. » Et sur le second : « Je souhaite une année nouvelle heureuse et fortunée à moi et à mon fils. »

Aux souhaits on ajoutait des visites et des présents qui consistaient en figues, dattes et miel, que souvent on enveloppait de feuilles d'or. Ces présents, par leur douce saveur, étaient un emblème de félicité. Les clients offraient en outre à leurs patrons une pièce de monnaie, emblème des richesses. Avec le temps, l'or finit par remplacer la modeste pièce de cuivre.

Ces offrandes annuelles, transmises d'âge en âge, portèrent dès les premiers temps le nom d'*étrennes*. Nonius Marcellus en rapporte ainsi l'étymologie : Le premier jour d'une année, qui devait être alors le 1<sup>er</sup> de mars, Tatius, roi des Sabins et l'associé de Romulus dans le gouvernement de la ville nouvelle, reçut un présent qu'il regarda comme d'un heureux augure : c'étaient quelques branches coupées

dans un bois consacré à *Strenua*, déesse de la force. Tatius flatté d'un cadeau que son courage ou sa force physique lui méritait sans doute, voulut qu'il se renouvelât chaque année, et l'appela du nom de la déesse, sous l'invocation de laquelle il le plaça.

Sous l'empire d'Auguste, le sénat, les chevaliers et le peuple lui présentaient des étrennes, et en son absence ils les déposaient au Capitole. On employait le produit de ces présents à acheter des statues de quelques divinités ; l'empereur ne voulait point appliquer à son profit les libéralités de ses sujets. De ses successeurs, les uns adoptèrent cette coutume, d'autres l'abolirent, mais elle n'en eut pas moins lieu entre les particuliers. Les premiers chrétiens la désapprouvèrent parce qu'elle avait trait aux cérémonies du paganisme et qu'on y mêlait des superstitions, mais depuis qu'elle n'a plus eu pour but que d'être un témoignage d'estime ou de vénération, l'Eglise a cessé de la condamner.

Les Romains, persuadés que l'emploi du premier jour de l'année décidait de tous les autres jours, ne le passaient pas entièrement dans le repos. Les artistes et les ouvriers mettaient la main à l'œuvre, ébauchaient quelque travail, pour éloigner le présage d'une année inactive.

Chez les Perses, le premier jour de l'an, on se faisait cadeau d'un œuf, comme étant le commencement, l'origine de toutes choses, cet œuf était doré ou peint de différentes couleurs. Autrefois, en France, l'année commençait à Pâques, époque à laquelle la terre semble s'ouvrir pour laisser éclore les productions renfermées dans son sein, on se faisait aussi cadeau d'un œuf teint en rouge, et, bien que par un édit de Charles IX, l'année commence maintenant le 1<sup>er</sup> janvier, le peuple a conservé l'usage des *œufs de Pâques*. \*\*\*



## BIBLIOGRAPHIE.

*Les Césars*, par M. le comte Franz de Champagny.

Cinquième et dernier article.

Caius était mort, et la garde prétorienne, qu'il avait rendue puissante et redoutable, délibérait à qui elle jetterait l'Empire devenu vacant, et tout en délibérant, les soldats pillaient le palais, « lorsque, dans une de ces pièces élevées que l'on ménageait pour recevoir en hiver les rayons du soleil, un soldat, nommé Gratus, vit des pieds sortir de dessous une portière, les tira à lui, et amena quelque chose qui se jeta tout tremblant à ses genoux pour lui demander grâce; loin de la lui refuser, le soldat se prosterna et salua cet homme, empereur. Ce personnage était Tibérius Claudius, frère de Germanicus, oncle de Caligula, âgé alors de cinquante ans, grand amateur de grec, et, depuis son enfance, plastron de la famille impériale. Quelque proche qu'il fût de Caius, celui-ci ne l'avait pas tué : il le gardait pour s'en amuser... Cependant, les prétoriens s'étaient attroupés; l'élu de Gratus fut tout de suite leur empereur... Le ridicule, l'obscur, l'imbécile Claude représentait donc la puissance prétorienne que Caius avait faite la première dans l'Empire. Mais il avait si peur qu'il ne pouvait marcher; on le mit dans une litière; les porteurs, effrayés comme lui, le laissèrent là et s'enfuirent; les prétoriens le prirent sur leurs épaules, tout triste, si piteux que le peuple crut qu'on le menait à la mort, et, touché de compassion, disait : « Laissez-le donc ! c'est aux consuls à le juger ! » On le porta ainsi au camp du prétoire; il y passa une nuit fort inquiète. Triste empereur !... mais il ne fallait pas mieux aux soldats. « Le sénat ratifia leur choix, et celui du peuple, et Claude, dans le gouvernement de l'univers, succéda à Caius. »

« Beau destin du monde, qui des mains d'un fou furieux passait aux mains d'un fou imbécile... le tout précédé de Tibère et suivi de Néron ! »

« Enfant, à la mort de son père; malade, infirme, il était né malheureux : grand tort aux yeux de l'antiquité ! Jusqu'après sa majorité, on lui donna pour précepteur un palefrenier, un barbare qui le maltraitait. Sa mère l'appelait : « une monstruosité de l'espèce humaine, une ébauche manquée de la nature. » Si elle parlait d'un sot : « Il est plus bête, disait-elle, que mon fils Claudius ! » Sa grand'mère, Livie, ne lui adressa jamais la parole... Le pauvre garçon avait de l'ambition pourtant. Il étudiait fort, soutenait des thèses en public, cherchait à se faire valoir. Les dignités, les sacerdoces, les laticlaves qui pleuvaient sur les fils à peine adolescents de la famille impériale, n'arrivaient pas jusqu'à lui... Auguste ne l'aimait pas, il n'en fit jamais qu'un Augure; il le trouvait trop imbécile pour faire autre chose que deviner l'avenir... Repoussé des honneurs, il alla vivre dans une villa d'un des faubourgs de Rome, seul, caché, étudiant toujours. Un jour, Auguste, qui l'entendit déclamer, fut tout étonné de trouver tant d'esprit à cette grosse bête. »

Nous passerons rapidement sur le règne de ce César, le plus inoffensif de tous, quoique, d'après Sénèque, trente sénateurs, plus de trois cents chevaliers, et un nombre de victimes obscures, *nombre pareil au sable de la mer*, périrent sous Claude, non point d'après les ordres de Claude, mais de par la volonté de ses affranchis : les rancunes de valets eurent droit de vie et de mort. L'événement culminant du règne fut le mariage de l'empereur avec Agrippine.

Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix, Qui de ses affranchis mendièrent la voix,



la fille de Germanicus fut élue. « Elle apportait avec elle, disaient ses partisans, un petit-fils de Germanicus. » (Beau cadeau qu'elle fit à l'Empire !) « Ce petit-fils était Néron, et le peuple, fidèle à l'amour qu'il avait reporté de Marcellus sur Drusus, de Drusus sur Germanicus, de Germanicus sur toute sa lignée, y compris Caligula, se prit à chérir le jeune Domitius. » Le soleil levant, disait-on, l'avait salué à sa naissance; les dragons étaient venus garder son berceau... Domitius, qui plus tard fut Néron, et qui, d'ordinaire, ne disait pas de mal de lui-même, ne parlait que d'un seul petit serpent trouvé dans sa chambre.

« C'est pour ce fils qu'Agrippine voulait l'empire, sans être effrayée par les astrologues, qui lui disaient que, s'il devenait prince, il la ferait mourir. »

Deux enfants représentaient alors deux partis dans Rome : Domitius, âgé de quinze ans, et Britannicus, âgé de treize ans : le fils adoptif et le fils véritable de Claude. Mais Britannicus était délaissé par son père. Il arriva un instant où Claude parut reprendre pour Britannicus sa tendresse première; aussitôt, la mort de César fut décrétée par Agrippine, l'affranchi Pallas, Locuste, l'empoisonneuse, et Xénophon, le médecin. On lui fit prendre un poison subtil, mêlé dans un champignon qu'il savoura avec délices, et que Néron, depuis, faisant allusion à l'apothéose de Claude, appelait : *le mets des dieux*. Claude ayant succombé, Néron se présente à la cohorte qui était de garde, et sur l'ordre de leur chef, les soldats le saluent de leurs acclamations, et le mettent en litière. Quelques-uns, il est vrai, hésitent, regardent autour d'eux, demandent : « Où est Britannicus ? » mais faute d'entendre parler de lui, ils firent comme les autres. Britannicus était gardé au fond du palais, et grâce à son absence, aux précautions bien prises, Néron fut proclamé sans le moindre obstacle.

« Ceci se passait pendant qu'on pleurait

Claude. Agrippine et Néron lui devaient bien leurs larmes ! Néron, en cette occurrence, se fit faire deux discours, tous deux par Sénèque, son précepteur et son fournisseur habituel. Le premier était l'oraison funèbre de Claude, qu'il débita en grande pompe, du haut des rostrs, à tous les badauds romains ; le discours était élégant et soigné, écrit dans le style à la mode... Dans une autre harangue adressée au sénat, pleine d'onction, de modestie et de belles promesses, il s'engageait à ne pas être *jugeur acharné, comme Claude* ; à ne pas entendre, *comme lui*, accusateurs et accusés, dans son palais ; à ne pas livrer, *comme lui*, toute la puissance à quelques affranchis... en un mot, à se conduire tout autrement que le prince dont il venait de faire ailleurs un si bel élogé. »

Selon la coutume des empereurs, les débuts de Néron furent d'une modestie parfaite, d'une exquise mansuétude. « Le voilà les délices du genre humain, l'idole du peuple ; quand il s'agit de signer la sentence de mort d'un voleur, il voudrait ne pas savoir écrire. Chose plus merveilleuse encore, il donne des jeux sans que personne y périsse, pas une goutte de sang proscrit ne coule par son ordre. »

Rome, depuis trois ans, par ses soins gouvernée,  
Au temps de ses consuls croit être retournée :  
Il la gouverne en père. Enfin, Néron naissant,  
A toutes les vertus d'Auguste vieillissant.

« Mais au bout de sept ou huit ans, le charme impérial opère : le vieux démon de Caligula et de Tibère se réveille. Prenez garde ! ce tigre apprivoisé a léché un peu de sang humain, il sent sa race... Voici les délateurs qui remontent à la surface ; les suicides commandés qui se renouvellent, la lancette du chirurgien qui succède au lacet du bourreau et à l'épée du soldat ; c'est un Tibère enfant, un Tibère prodigue, artiste, musicien, pantomime, et par cela même plus cruel ! Néron n'était pas de force à supporter le vertige du pouvoir... »



et qui l'eût supporté à dix-sept ans? Faible de cœur, doux et craintif, artiste incliné devant ses juges, empereur tremblant devant son peuple, rougissant aisément, et, par embarras d'esprit et de conscience : superstitieux, craignant les rêves et les fantômes... Ses vices n'avaient rien de hardi ni de grandiose.

Lui et son ami Othon couraient les rues, la nuit, en perruque et en habits d'esclave, jetaient les gens dans les égouts, en bernaient d'autres sur des couvertures, battaient, étaient battus, et revenaient parfois roués de coups. Ce fut toujours le même homme, et ce tapageur du Pont-Milvius, dont la joie suprême était de faire l'émeute au spectacle, eut beau être tyran et parricide, il demeura toujours un *gamin* couronné.

Ce fut par le meurtre de Britannicus que Néron débuta. Il demanda à Locuste, « non un poison lent, timide, secret, comme celui qu'elle avait si raffinement composé pour Claude, mais un poison actif, prompt, foudroyant. » Je crains peut-être, disait le César enfant à cette Brinvilliers, je crains peut-être la loi contre les empoisonneurs ! » Britannicus tombe raide mort à la table impériale. Pendant qu'on l'enterre à la hâte, et qu'un peu de pluie, essuyant le plâtre dont Néron lui avait fardé le visage, montre au peuple les taches livides du poison, les deux sages du palais (Sénèque et Burrhus) consternés et gémissants, s'enrichissent néanmoins des villas de Britannicus.

» Britannicus mort, c'était le tour d'Agrippine... Par une belle et claire nuit, par une mer paisible, un navire pavoisé glisse légèrement sur le golfe de Baïa. Dans l'intérieur, Agrippine, assise auprès de son serviteur Crépéus, ayant Aurronie, son affranchie, à ses pieds, s'abandonne à la joie, à l'espérance. Néron l'a appelée auprès de lui, l'a reçue à Baïa, au milieu des fêtes ; lui a donné à table la première place ; Néron, en la quittant à minuit, lui a baisé

les mains et surtout les yeux (signe tout particulier d'une vénération presque religieuse). Aurronie la félicite ; quand tout à coup le pont du navire s'écroule au-dessus de leurs têtes. Crépéus est écrasé ; les deux femmes se jettent à la mer. Aurronie crie : « Je suis Agrippine ! secourez la mère de César !... » On la tue à coups de rame... Agrippine, blessée, échappe à la nage.

» Le peuple est en foule sur les côtes du golfe. Les uns, montés sur des barques, les autres s'avancant à l'extrémité des digues ; ceux-là, dans les flots jusqu'à la poitrine, tendent la main, appellent, répondent... des torches courent çà et là sur le rivage et sur la mer... le péril d'Agrippine la rend populaire. Le bruit arrive qu'elle est sauvée, la foule court à sa villa de Bauler, pour remercier les dieux avec elle.

» Agrippine, couchée dans sa chambre, n'ayant que peu de lumière, une seule esclave auprès d'elle, attend avec anxiété des nouvelles de Néron... Personne n'arrive ; le messager qu'elle a envoyé ne revient pas... Mais des hommes armés sont arrivés, ils dispersent le peuple, enfoncent la porte, saisissent les esclaves, accourent à la chambre d'Agrippine... l'esclave qui est auprès d'elle prend la fuite... « Toi aussi, tu m'abandonnes ! » lui dit-elle ; puis elle regarde et voit Anicet. « Si Néron t'envoie pour me saluer, dis-lui que je suis rétablie ; si tu viens commettre un crime, je ne croirai jamais que mon fils ait pu t'ordonner le parricide. » On l'entoure ; un des compagnons d'Anicet la frappe d'un bâton à la tête : « Frappe le flanc ! » dit-elle à un autre, et elle meurt de plusieurs coups d'épée.

» Ce crime indigne, mais en même temps il effraye, et toutes les gloires de Rome, toutes les vertus du sénat sont aux pieds de Néron. Le sénat maudit Agrippine au seul moment où elle était digne de pitié... et Néron alla rendre grâce au Capitole. Pourtant, quand le crime fut consommé, il en comprit l'horreur...



» Mais ses remords et les fantômes de son imagination effrayée n'empêchèrent pas de nouveaux crimes : Octavie, son innocente et jeune épouse, la sœur de Britannicus, fut exilée, et au bout de peu de jours, on lui faisait dire de mourir. Tandis qu'implorant Néron, non plus comme sa femme, mais comme sa sœur, elle invoque les souvenirs de Germanicus et jusqu'au nom d'Agrippine, on lui ouvre les veines, et comme le sang, arrêté par la peur, coulait trop lentement, on la jette dans un bain chaud dont la vapeur l'étouffe.

» Tandis que le sang impérial coulait ainsi, querelles domestiques auxquelles le peuple avait rarement l'indiscrétion de se mêler, Néron, laissant le pouvoir à Sénèque et à Burrhus, se livrait à ses goûts d'artiste. Il avait dans ses jardins un cirque où il conduisait des chars, devant un public choisi; le peuple commença à se presser aux portes et à demander qu'on l'admit. Néron avait dans son palais un théâtre où il chantait pour ses amis; le peuple, bon courtisan, fit tapage, ne voulut plus de ses acteurs roturiers, et demanda : Néron ! Mais, si Néron chante, il faut, pour accompagner sa voix, un chœur de sénateurs, de consulaires et de matrones... s'il monte sur la scène, il faut que toute l'aristocratie l'y accompagne... Cependant, les plaisirs de Néron, dit Tacite, ne lui faisaient pas perdre un crime. Pendant qu'il allait faire admirer sa belle voix à Naples, pendant qu'à Rome il soupait magnifiquement au coin de toutes les places, et se servait de toute la ville comme de sa maison, pendant que le sénat votait un temple et des prêtres à la petite fille de Néron et de Popée, sa seconde femme, pendant ce temps-là éclataient l'incendie de Rome et les persécutions contre les chrétiens. » Il fallait accuser quelqu'un du crime de l'embrasement de la vieille ville de Romulus; les chrétiens, déjà si répandus dans tout l'empire, furent sacrifiés à la vengeance du peuple et aux plaisirs de Néron. « On mit, c'est encore

Tacite qui parle, une sorte d'ironie dans leur supplice : les uns, couverts de peaux de bêtes, furent livrés à des chiens furieux; d'autres mis en croix, d'autres sur un pal qui leur traversait la gorge, revêtus de cire, de résine et de papyrus, quand vint la nuit, furent allumés pour servir de flambeaux. Néron avait prêté ses jardins pour ce spectacle (les jardins du Vatican, où s'élève aujourd'hui Saint-Pierre, l'église métropolitaine du monde); comme on y célébrait les jeux du cirque, on voyait César, dans ces allées somptueusement éclairées par des hommes vivants, se promener en habit de cocher, se mêler au peuple ou conduire son char... Depuis ce jour, les chrétiens furent contraints à cacher leur vie. Le christianisme qui se montrait sur les places, se réfugia dans les catacombes, et, s'effaçant aux yeux du monde, sembla se recueillir dans les ténèbres pour y enfanter des vertus nouvelles... »

A dater de cette époque, les proscriptions commencèrent, répétition du règne de Tibère, de celui de Caligula. Sénèque, Burrhus, Thraséa, qui représentaient la Rome stoïque et philosophique, périrent.

Les confiscations nourrissaient le luxe impérial de Néron; mais ce luxe, ces splendeurs ne lui suffirent pas : il veut être dieu, il est dieu ! Le sénat lui décerne des autels, *comme s'étant élevé au-dessus de toute grandeur humaine* (Tacite), et le peuple tue des victimes sur son passage. Il a égalé Apollon par son chant, le Soleil par son habileté à conduire un char; il veut être Hercule, et un lion est préparé (bien préparé, sans doute), qu'aux premiers jeux de l'arène Néron doit, seul et sans armes, assommer de sa massue ou étouffer en ses bras. Mais pourtant sa divinité ne le sauve pas des terreurs dont l'ombre d'Agrippine le poursuit. « Aux portes d'Athènes, le souvenir du parricide Oreste et des Euménides vengeresses de son crime; aux portes de Lacédémone, le



nom de l'austère Lycurgue l'a arrêté ; il n'a osé entrer dans aucune de ces villes... Le sénat le félicite et le monde l'adore... mais lorsqu'il est venu à Eleusis et qu'il a entendu le héraut écarter de ces mystères, révévés encore, les impies et les scélérats... le paricide s'est humblement retiré sans oser demander l'initiation... »

« Après l'avoir souffert quatorze ans, dit Suétone, le monde le quitta. » Mot qui explique à lui seul la mort de Néron. L'armée, qui depuis trois règnes ne combattait plus, était mécontente, et désirait élever au pouvoir un homme tiré de son sein, qui lui procurât des pillages fructueux et de bruyants triomphes. Sulpicius Galba, d'une illustre origine, était l'objet du choix des soldats ; Othon se joignit à lui. L'Ibérie s'agit ; la Germanie, les Gaules, la Lusitanie, se soulevèrent contre Rome. Néron en reçut la nouvelle ; il s'émut peu. Il revint de Naples à Rome, insouciant, ne s'occupant que de sa belle voix, chantant des couplets contre Galba et les accompagnant d'une musique folâtre. Il passa ainsi plusieurs jours ; mais, au milieu de la nuit, il apprit que la garde prétorienne, gagnée par les amis de Galba, l'avait quitté... alors il eut peur. » Il voulut se jeter au Tibre, mais il s'arrêta, et comme il désirait, pour se recueillir, un lieu plus retiré, Phaon, son affranchi, lui offrit sa maison... Il était nu-pieds et en tunique ; il revêtit une *paula* de couleur terne, mit un mouchoir devant sa figure et monta à cheval, accompagné seulement de quatre hommes. Arrivés au lieu où il fallait quitter la route, ils abandonnèrent leurs chevaux au milieu des buissons et des épines, et ce fut à grand-peine, par un chemin semé de roseaux, que Néron put parvenir au mur de derrière de la villa. Phaon l'exhorta à se cacher dans une sablonnière ; il répondit qu'il ne voulait pas être enterré vif, demeura là quelque temps, et but dans le creux de sa main un peu d'eau de la mare voisine. « Voilà donc, dit-il, le breuvage

de Néron !... » Il se traîna sur les mains, par un passage étroit qu'on venait de creuser sous terre, rampa jusque dans la cellule la plus proche, où il se coucha sur un lit garni d'un vieux matelas et d'une mauvaise couverture. Phaon le pressant ensuite de s'arracher au plus tôt à tous les outrages qui le menaçaient, il fit creuser devant lui une fosse à sa mesure, pleurant à chaque parole et répétant : « Quel grand artiste le monde va perdre ! » Cependant arriva un courrier de Phaon, dont il saisit les dépêches ; il lut que le sénat l'avait déclaré ennemi public et condamné au supplice des lois anciennes ; comme il demanda quel était ce supplice, on lui répondit que le condamné, dépouillé de ses habits, était obligé de placer sa tête dans une fourche, que là on le battait de verges jusqu'à ce qu'il mourût. Effrayé, il saisit deux poignards qu'il avait sur lui, en essaya la pointe et les cacha ensuite, l'heure fatale, disait-il, n'étant pas encore arrivée... Il suppliait l'un de ses compagnons de l'encourager par son exemple à mourir ; il se reprochait sa propre lâcheté. « Je vis pour mon déshonneur, se disait-il, c'est honteux ! Néron, c'est honteux ! Il faut du cœur aujourd'hui. Allons, réveille-toi ! »

Mais déjà arrivaient des cavaliers avec l'ordre de le saisir vivant. Au bruit des pas, il s'écria en tremblant : *Le galop des coursiers a frappé mon oreille !* (Homère.) Et aidé par Epaphrodite, son secrétaire, il se perça la gorge. Il respirait encore lorsqu'arriva le centurion, qui, étanchant la plaie avec son habit, feignit d'être venu le secourir. Tout ce que dit Néron, fut : « Il est trop tard ! Voilà donc cette foi jurée ! » Il mourut sur cette parole, ses yeux sortant de leur orbite et prenant un regard immobile qui fit frissonner les assistants.

« Avec Néron finissait la dynastie des Césars. En cent ans, quatre familles puissantes (les Jules, les Octave, les Claude,



les Domitien) s'étaient usées à tenir le sceptre. » Il ne restait rien, ni d'Auguste, si heureux et si habile, ni du politique Tibère, ni du fougueux Caligula, ni du savant Claude, ni du puissant Néron; ils n'avaient rien fondé, rien établi de durable; la société sur laquelle ils avaient dominé se mourait; la civilisation dont ils avaient joui ne jetait plus que de mourantes lueurs; mais sous la Rome splendide et brillante de Néron, une autre société naissait, une civilisation nouvelle se préparait dans les ombres et parmi les incessants périls des catacombes. Les flambeaux vivants dont Néron avait illuminé ses jardins annonçaient cette brillante lumière du christianisme qui, deux siècles écoulés, éclaterait sur l'univers et ferait rentrer dans la nuit les tyrans et les divinités de la Rome souillée, enivrée du sang des martyrs... « Les catacombes, a dit un éloquent auteur, étaient les retranchements du fond desquels le christianisme, à force de vertus, de prières et de tom-

beaux, faisait le siège de la capitale du paganisme (1). » Là était l'espoir et l'avenir du monde, et tout l'ouvrage de M. de Champagny, si spirituel, si intéressant, si utile, tend à prouver ce qu'est l'homme sans Dieu, ce qu'est la société sans la loi divine et où va la pauvre humanité quand l'absolu pouvoir est mis au service de tous ses instincts. Ce beau livre est, sous une forme neuve, une énergique glorification de la religion révélée. Nous vous engageons à le lire, car vous y trouverez, mesdemoiselles, de nouvelles raisons d'aimer et d'honorer cette religion sainte, à laquelle vous devez tout ce que vous êtes, tout ce dont vous jouissez, car sans elle la femme est abaissée, la famille annulée; et pour vous en convaincre, jetez un regard en arrière, sur le temps des *Césars*; jetez un regard autour de vous, interrogez les livres, voyez ce qu'est la Chine, ce qu'est l'Orient, et, en adorant la croix arborée au-dessus de nos villes, bénissez et remerciez Dieu!

M<sup>me</sup> E. R.

#### ÉDUCATION.

### GUELPHES ET GIBELINS.

#### I. — LES FIANCÉS.

C'était au fond de l'un des plus beaux palais de l'antique ville de Bologne.

Dans une chambre dont les poutres et les lambris de cyprès répandaient une odeur aromatique, une jeune fille, assise dans l'embrasure d'une fenêtre, et penchée sur un métier, s'occupait à broder, avec une merveilleuse habileté, un tissu de lin très-fin et presque transparent. Elle semblait animée d'une gaieté douce, et des *canzones*, modulées à demi, décelaient la joie innocente de son âme. Sans être belle, Léonore pouvait plaire par l'expression noble et calme de sa figure, par la bonté parfaite qu'exprimaient ses yeux,

et l'on pouvait déjà présager, dans la vierge modeste, la femme et la mère dévouées et vigilantes.

Elle travaillait seule depuis longtemps, et sa voix murmurait doucement l'*Hymne au Soleil*, dont un pauvre de Jésus-Christ, François d'Assise, venait de doter l'Italie, lorsque la porte s'ouvrit et donna passage à un jeune homme que Léonore salua d'un sourire et d'un signe de tête affectueux. Il alla vers elle et resta debout, en silence, auprès du métier; sa figure paraissait animée et sombre, comme s'il eût soutenu une lutte intérieure, trop forte pour sa

(1) Gerbet, *Esquisses sur Rome*.



volonté ; enfin, il étendit la main vers le tissu que brodait la jeune fille, et lui dit d'une voix mal assurée qui contrastait avec l'insignifiance de la question : « Que faites-vous donc là, cousine ? »

Elle leva les yeux, et le regardant avec douceur : « Vous le voyez, Lothario, je brode un voile.

— Pour vous ? répondit-il brusquement.

— Oui ! pour moi ; pour...

— Ah ! j'entends !... Léonore, écoutez-moi ! je veux vous parler. Vous êtes bonne, et je vous aime, je vous aime comme une sœur pleine d'indulgence, de tendresse... mais... »

Il n'acheva pas : elle l'écoutait assise, les yeux baissés, tranquille, en apparence, et recueillie comme toujours. Il reprit d'une voix plus timide : « On nous a fiancés l'un à l'autre, avant que nous connussions la valeur de l'engagement qu'on nous faisait prendre, et... »

Il hésita encore ; Léonore était devenue pâle ; sa main qui jouait avec l'aiguille tremblait un peu ; elle voulut parler, sa voix expira sur ses lèvres, mais se raffermissant aussitôt, elle dit d'un ton ferme et doux : « Et cet engagement, Lothario, vous ne désirez pas le remplir : c'est là ce que vous vouliez me dire, n'est-ce pas ? »

« Léonore, reprit-il avec trouble, ne vous offensez pas ! je sais tout ce que vous méritez d'affection ; le cœur où vous régnerez ne devra point admettre une autre image, et c'est parce que je ne puis plus vous offrir cet attachement unique, que j'ai mieux aimé vous parler franchement aujourd'hui.

— Vous avez bien agi, mon cousin, et je vous en remercie, lui dit Léonore avec beaucoup de douceur. Si, d'après le désir de votre père, mon bon oncle, j'avais reçu votre foi à l'autel, j'aurais tout fait pour vous rendre heureux : c'eût été mon devoir et ma joie... Dieu en a disposé autrement... que sa volonté soit faite !... Mais si je renonce sans peine aux droits d'une

fiancée, je n'abdique pas ceux d'une sœur... Vous aimez, Lothario ! et quelle est celle que vous aimez ?

— Vous ne connaissez que son nom, Léonore ; la jeune fille que j'aime, que je désire épouser, se nomme Béatrix Franzoni. »

Ce nom parut résonner aux oreilles de Léonore comme un glas de mort. Elle leva sur son cousin un regard consterné, et lui dit à voix basse, avec une espèce d'effroi : « Béatrix Franzoni ! la fille d'un Gibelin !... O pauvre Lothario !

— Que voulez-vous, répondit-il avec tristesse, que voulez-vous, cousine ? le cœur ne discute pas.

— Mais votre père ne consentira jamais, lui, fidèle soutien du trône de Saint-Pierre, à s'allier à un soldat des Hohenstauffen, cette race détestée !

— Béatrix est innocente des actions de son père... en admettant que ces actions soient un crime.

— O Lothario ! souvenez-vous du mal que les Hohenstauffen et leurs adhérents ont fait à l'Italie ! Le Saint-Siège opprimé, les vicaires de Jésus-Christ humiliés par une puissance temporelle, les peuples foulés aux pieds, la religion méconnue, les mœurs avilies... voilà, je l'ai entendu dire aux vieillards, le mal qu'ont fait parmi nous les princes de la maison de Souabe.

— Mais Béatrix, qu'a-t-elle fait ? reprit le jeune homme avec impatience.

— Rien que de porter un nom abhorré par votre père. Jamais, jamais il ne consentira à cette union !

— Jamais je n'aurai d'autre femme ! » s'écria l'impétueux Lothario.

Ce mot alla au cœur de Léonore, mais elle se contraignit et dit à son cousin : « Ce soir, Lothario, vos premiers liens seront rompus... vous serez libre ! »

## II. — LA RUPTURE.

Une heure après, dans le cabinet de travail du père de Lothario, le noble Ben-



tivoglio, Léonore se tenait agenouillée à côté du fauteuil que le vieillard venait de quitter, et qu'il semblait avoir repoussé avec violence. Il se promenait dans la chambre, le visage sombre, les sourcils froncés, tandis que Léonore, immobile, semblait une vivante image de la résignation. Il se rapprocha d'elle, et lui dit brusquement : « Voudriez-vous m'avouer, ma nièce, le motif de cette rupture ? »

— Je n'ai nulle envie de me marier ; je n'ai pour Lothario qu'une amitié de parente, de sœur.

— Eh ! qu'importe ? Mon fils vous déplait-il ? Avez-vous remarqué en lui quel que défaut qui vous fasse ombrage ?

— Je ne vois rien que d'estimable en mon cousin ; mais de grâce, mon cher oncle, renoncez à ce projet de notre enfance. Permettez que je reprenne ma liberté, et que mon cousin conserve la sienne... nous serons fort heureux. »

Sa voix faiblit à ce dernier mot. Le vieillard secoua la tête et murmura :

« Les temps changent et deviennent pires ; jadis, enfants et pupilles obéissaient à la volonté des pères et des tuteurs... aujourd'hui, ils nous imposent leur vouloir. Au surplus, ma nièce, votre père vous a laissé de trop grands biens pour que je puisse ici contraindre votre inclination et vous forcer à entrer dans ma famille.... Si vous étiez pauvre, je saurais ce que j'ai à faire... mais je n'obligerai jamais l'opulente héritière à accepter la main de mon fils... Donc, vous êtes libre. »

A ce mot, le cœur de la jeune fille parut se briser ; ses sanglots longtemps contenus éclatèrent ; elle pleura amèrement, la tête appuyée contre une scribam d'ébène. Le vieillard la regarda étonné ; enfin, il lui dit doucement : « Léonore, qu'avez-vous ? Parlez-moi avec confiance. Regrettez-vous les paroles que vous venez de prononcer ? désirez-vous contracter un autre engagement ? Parlez ! Qu'avez-vous ? »

— Rien ! répondit-elle précipitamment,

rien, mon oncle... Vos paroles me semblaient amères, elles m'ont fait peine... mais maintenant je suis contente, heureuse... je veux rester libre, et si je puis, comme autrefois, vous rendre des soins de fille, je serai très-satisfaite. »

Le comte Bentivoglio secoua la tête, et d'un ton grave il dit : « Léonore, une fille ne devrait pas avoir de secrets pour son père ! »

### III. — LOTHARIO.

A dater de ce jour, les parents et les amis de la famille Bentivoglio furent discrètement avertis que l'union si longtemps projetée venait de se rompre. On plaignit Lothario, qui perdait une épouse aimable et riche ; on blâma Léonore, qui refusait, par un caprice inexplicable, la main de son plus proche parent, de son ami d'enfance, du fils de ceux qui lui avaient tenu lieu de père et de mère, et qui l'avaient si tendrement aimée. Sa résolution servit de texte à mille propos divers, et presque tous offensants : les uns croyaient qu'elle rejetait Lothaire parce qu'il ne possédait que les débris d'une ancienne fortune, noblement sacrifiée à la cause des souverains pontifes ; d'autres affirmaient à voix basse et d'un air indigné, que la jeune fille avait choisi un autre fiancé dans le parti des Gibelins, qu'elle allait s'allier aux anciens ennemis de sa race et abdiquer des convictions cimentées par la fortune et par le sang de ses belliqueux ancêtres ; les plus indulgents l'accusaient de caprice, de vanité, et la jeune fille n'avait personne pour la défendre contre ce sourd murmure qui s'élevait contre elle... personne !... pas même celui à qui elle s'était sacrifiée !

Lorsque, ainsi oppressée par ses chagrins secrets, par la froideur du vieux Bentivoglio, par le blâme public dont on ne lui épargnait pas les amers témoignages, elle sentait le besoin de trouver auprès d'elle un cœur ami, confident de ses peines, la pauvre Léonore quittait la



chambre morne et triste où elle travaillait, entourée de ses femmes, et se rendait, suivie de sa nourrice, à la vieille église de Saint-Paul, dans la chapelle sépulcrale des Bentivoglio, dédiée au saint pape Damase; là, elle s'agenouillait près du tombeau, où, peu de mois auparavant, on avait enseveli sa mère adoptive, la mère de Lothario. Là, et seulement là, devant les saints tabernacles, près du cercueil où reposait un cœur qui l'avait tendrement chérie, la pauvre fille trouvait refuge et consolation; là, elle pouvait dire : « Mon Dieu ! vous connaissez le fond de mon cœur, et vous savez si je suis orgueilleuse et avare ! Ma mère ! vous savez si le bonheur de votre fils m'a coûté cher !... Protecteur des orphelins, ayez donc pitié de moi ! Et vous, ma mère, priez, priez pour moi ! priez pour votre fils, priez... pour Béatrix ! »

Les faux jugements, les soupçons injurieux du monde l'eussent trouvée moins sensible, si, trop souvent, Bentivoglio, son père adoptif, n'eût paru y ajouter foi. Un jour même, après l'avoir interrogée sur ses projets d'avenir, demande à laquelle elle ne faisait que des réponses évasives, il lui dit avec une froideur sévère : « Agissez comme vous l'entendrez, Léonore, mais souvenez-vous qu'il est une chose qui élèverait une barrière éternelle entre nous, une chose que je ne pourrais pardonner, et qui attirerait les justes vengeances du ciel : c'est une alliance avec un Gibelin ! »

Léonore baissa les yeux en rougissant comme une coupable; Lothario, qui était présent, pâlit; il voulait parler, mais le courroux indigné que cette seule pensée avait fait monter au front de son père, le glaça; il se tut, renfermant dans son sein le fatal secret dont sa cousine était la confidente et la victime. Cependant, son père paraissait redoubler, pour lui, de tendresse; il dépouillait souvent l'austérité de son caractère pour lui donner des témoignages de confiance et d'estime; il sem-

blait vouloir le consoler du refus de Léonore, de la perte d'une fortune brillante, et se prépara à célébrer par une fête le jour où son fils atteignait l'âge de sa majorité. Un grand banquet réunit en effet dans le palais des Bentivoglio tous les seigneurs guelfes de Bologne, et du fond de son oratoire où, dans ce jour de fête et de joie, elle s'était tristement retirée, Léonore entendait le bruit des voix et la gaieté bruyante des convives. Ce flot d'algues expansives ne venait jusqu'à elle que pour redoubler son trouble intérieur; il lui semblait qu'un grand malheur menaçait cette maison si joyeuse, et que la fête du jour serait suivie d'un sombre lendemain. Vers le soir, elle voulut descendre un instant dans son jardin particulier où elle cultivait quelques fleurs pour la Madone, et quelques plantes médicinales pour les pauvres; elle traversait à pas légers une longue galerie tapissée d'armures que le soleil couchant faisait étinceler, lorsqu'une porte s'ouvrit, et Lothario parut devant elle, pâle, agité, comme un homme prêt à prendre une décision de vie ou de mort. « Lothario, dit-elle involontairement, vous quittez vos convives ?... »

— Oui ! répondit-il avec précipitation, il le faut... il le faut... Bonsoir, Léonore, adieu, adieu !... Ma bonne cousine, ne m'oubliez pas ! »

En disant ces mots entrecoupés, il baisa la main de Léonore et s'éloigna rapidement... elle voulut le rappeler... il ne l'entendit pas, et la lourde porte de la galerie retombant sur lui, le déroba aux yeux de sa cousine. Inquiète, elle aurait voulu parler à Lothario, le forcer à s'expliquer, mais elle n'osa hasarder une démarche dans cette maison remplie d'étrangers livrés à l'animation d'un long et joyeux banquet. Elle rentra chez elle et pria longtemps... puis le silence de la nuit, le calme qui régnait dans la maison la rassurant peu à peu... elle s'endormit paisiblement.

La matinée était avancée, et les songes



confus qui annoncent le réveil, flottaient dans l'esprit de Léonore, lorsqu'elle s'entendit appeler par une voix haute et troublée. Elle s'éveilla soudain : sa nourrice était devant elle, l'air à la fois surpris et épouvanté. « Oh ! madame ! oh ! ma chère enfant, s'écria-t-elle, levez-vous ! monseigneur vous demande... »

Léonore, surprise à son tour, se leva, s'enveloppa d'une longue robe blanche, rattacha avec une épingle d'or les tresses flottantes de ses cheveux, et courut vers le cabinet du seigneur Bentivoglio. Le vicillard était assis, dans une attitude forcée de calme et de raideur ; il tenait à la main une lettre dépliée, mais cette main tremblait, et des gouttes de sueur mouillaient ses cheveux blancs : « Lisez ! » dit-il à Léonore, en lui tendant le billet.

Elle obéit.

« Mon seigneur et père,

» Quand vous trouverez ce billet, j'aurai quitté votre maison, et je n'oserai pas y rentrer si vous ne m'y rappelez vous-même. J'aime la fille d'un Gibelin, d'un homme que vous avez considéré comme votre ennemi personnel : je ne puis espérer votre sanction pour ce mariage d'où dépend mon bonheur, et profitant de la liberté que me donnent mon âge et les lois, je m'unis cette nuit à la femme que j'ai choisie, à Béatrix Franzoni. Pardonnez-moi, mon père, pardonnez-moi ! ne permettez pas que les divisions qui troublent l'Italie se placent entre vous et votre fils ; daignez recevoir à vos pieds votre fils unique et la seule compagne qu'il puisse aimer. Je prie ma bonne cousine Léonore d'intercéder pour moi, et je me recommande à votre amour et à votre indulgence.

» LOTHARIO B. »

« Grand Dieu ! s'écria douloureusement Léonore, il est parti !

— Il est parti, répondit Bentivoglio avec une froide fureur, il est parti, le fils désobéissant, le sujet rebelle ; il est allé

s'unir aux oppresseurs de l'Italie, et avant peu, je n'en doute pas, il servira sous les bannières de Souabe, il portera la guerre au sein de sa patrie, il poursuivra de son épée insolente les fidèles soldats du vicaire de Jésus-Christ ! Il est parti ! il a quitté la maison de ses ancêtres, mais, je le jure ! cette maison ne le reverra ni vivant ni mort : ses jours seront décimés, son héritage donné à d'autres... car la malédiction de son père est sur lui ! »

Léonore, effrayée par ces paroles, s'était jetée aux pieds de son oncle, et ne pouvant parler, elle les tenait embrassés avec une ardeur suppliante. Il se dégagea violemment, la regarda avec colère, et lui dit d'un ton plein d'amertume et de reproche : « Et pourtant, si vous aviez consenti à devenir sa femme, tout ceci ne serait pas arrivé ! »

C'en était trop pour le cœur brisé de la pauvre jeune fille... elle tomba évanouie.

#### IV. — MORT.

Une longue et bienfaisante maladie fit perdre à Léonore le sentiment de ses peines ; dans ces situations intolérables de l'âme, la douleur physique est un bien, un soulagement salutaire qui détend l'arc prêt à se rompre. Cependant, avec la santé, Léonore revint au souvenir des chagrins dont sa famille était abreuvée ; elle vit son oncle, plus morne et plus sombre que jamais, dans sa maison désormais solitaire ; elle apprit, par les discours mystérieux de ses femmes, que Lothario, la nuit de sa fuite, avait épousé, en la chapelle des Frères Prêcheurs, Béatrix Franzoni, et qu'il était allé avec elle à Modène, ville qui faisait partie des États soumis à Frédéric II.

Comme son père l'avait prévu, le fils désobéissant n'avait pas tardé à devenir sujet rebelle, et l'on apprit bientôt que Lothario, après avoir fait serment d'allégeance à l'empereur, occupait un commandement important dans l'armée qui s'apprêtait à marcher contre le saint-siège. Cette dernière et



fatale nouvelle fit déborder la coupe de colère de Bentivoglio ; il renouela d'une manière solennelle la malediction prononcée contre son fils ; il raya son nom de la généalogie de la famille ; il fit détruire ou brûler tous les objets qui avaient été à son usage : armes, vêtements, meubles, livres furent jetés au bûcher ; le nom de Lothario ne fut plus prononcé dans la maison dont il avait fait si longtemps les délices ; seule, Lénore garda le triste souvenir du compagnon de son enfance, et pria pour lui le Dieu dont la clémence est toujours prête à pardonner au pécheur, et à recevoir dans ses bras, d'une tendresse immense, le fils prodigue et repentant.

Ces guerres funestes, qui depuis cent cinquante ans ensanglantaient l'Italie, devaient leur première origine à la donation que fit de tous ses biens au saint-siège la comtesse Mathilde d'Este (1080). C'était sous le pontificat de Grégoire VII, ce saint homme de génie, luttant, au nom du christianisme, de la civilisation, des mœurs et des lumières, contre la force brutale représentée par l'empereur german, Henri IV, qui aurait voulu imposer à la libre Église de Jésus-Christ, le joug des princes temporels, et la faire céder au conflit de leurs passions. Mathilde, âme dévouée et fière, prit une vive part à ces luttes, et pour affermir le pouvoir des souverains pontifes, elle leur légua ses vastes domaines, dont une faible partie compose encore aujourd'hui le patrimoine de Saint-Pierre. Henri, comme seigneur suzerain de Mathilde, crut voir dans cette donation une violation des droits de l'Empire ; il déclara la guerre au saint-siège, assiégea Rome et s'en empara après une longue résistance. Grégoire VII mourut à Salerne, exilé de sa ville pontificale, et répétant à ses derniers moments : *J'ai aimé la justice, j'ai haï l'iniquité, c'est pourquoi je meurs en exil* ! Henri IV, sur lequel la main de Dieu s'était appesantie, mourut à Liège, banni de l'Empire, poursuivi par des fils

ingrats, et abandonné de tous ceux qui avaient été les serviteurs de sa fortune. Mais sa mort ne mit point fin à ces dissensions. Henri V, son fils, poursuivit la guerre contre l'Église ; les papes continuèrent à protéger la liberté italique en s'appuyant sur la France, cette fille aînée de l'Église, cet antique et noble refuge des opprimés ; la guerre devint plus redoutable sous l'empereur Frédéric Barberousse ; plus que jamais la liberté du saint-siège, l'indépendance de l'Italie semblaient menacées par un prince dont l'Europe admirait les talents, la bravoure et l'indomptable énergie : pourtant, cette grande puissance fut abaissée devant un vieillard ; cette force redoutable plia ; cette ambition sans rivale vint échouer aux pieds d'un prêtre, qui n'avait d'autres armes que la douceur de Jésus-Christ. Frédéric, vaincu par les Milanais (1162), demanda la paix et la réconciliation au pape Alexandre III, qui, glorifiant Dieu, s'écria, en recevant les actions de grâces des villes d'Italie, pacifiées et délivrées : « *Le Seigneur a voulu qu'un vieillard et un prêtre triomphât, sans combattre, d'un empereur puissant et terrible !* » Frédéric, devenu l'appui de l'Église, l'espoir de la croisade, périt, comme on le sait, en traversant le Cydnus, laissant la mémoire d'un prince qui avait su trouver plus de grandeur dans l'humilité de sa défaite, que dans la pompe de ses plus éclatantes victoires. Henri VI, son fils, lui succéda et périt jeune, après un règne plein de tyrannie et de cruauté. Frédéric II, son héritier, encore au berceau, eut pour tuteur le pape Innocent III, qui le fit élever avec la tendresse et les soins vigilants d'un père, se flattant peut-être d'inspirer à ce prince enfant le respect et l'amour de l'Église, qui le couvrirait de son égide et l'abritait dans son sein maternel. Mais l'esprit de révolte et d'ambition que ses ancêtres lui avaient légué avec leur sang, prévalut sur les souvenirs reconnaissants de la jeunesse, et lui aussi, fils de l'Église, se tourna contre



sa mère. La guerre reprit avec fureur ; les factions divisaient l'Italie ; les Guelfes soutenaient l'indépendance du saint-siège et la liberté de la péninsule ; les Gibelins, partisans de l'Empire, cherchaient à faire dominer la couronne impériale, sur toute l'Italie, et à enlever aux souverains pontifes l'autorité et la puissance qui, entre leurs mains, servaient surtout à la défense des opprimés (1249). Chaque jour les partis en venaient aux mains, l'on ne pouvait prévoir le terme de ces fatales divisions, quand, dans toute la Lombardie, une ligue formidable se forma contre Frédéric. Ce prince possédait à un degré éminent les qualités brillantes et chevaleresques particulières à la maison de Souabe ; il brillait à la fois au premier rang des chevaliers et des poètes ; mais, en un siècle de foi, il affichait l'indifférence religieuse la plus complète, et il n'avait pas rougi d'apporter, au sein de l'austère Allemagne et de la pieuse Italie, les mœurs les plus corrompues de l'Orient. Ces deux griefs avaient éloigné de lui les peuples qu'auraient conquis peut-être les grâces de sa figure, les charmes de son esprit et l'attrait d'un caractère ouvert et libéral. Lothario avait subi cependant le charme de ces séductions extérieures auxquelles se joignaient pour lui les séductions plus fortes encore des parents de Béatrix ; les souvenirs de l'antique fidélité vouée par ses pères au trône de Saint-Pierre, ne purent lutter contre le double empire exercé par un prince éloquent et brave. Les larmes de Léonore coulèrent sur cette défection ; elle pleurait devant Dieu : l'Italien oublieux de l'Italie, le sujet révolté contre son prince, le catholique armé contre l'Église, et de tous les chagrins que lui avaient causés Béatrix et Lothario, c'était le seul qu'elle eût peine à leur pardonner.

Mais bientôt à ces douleurs silencieuses vint se joindre une dévorante inquiétude. L'armée impériale était entrée en Lombardie, et chaque jour les deux partis se

livraient des combats meurtriers, dont les détails pénétraient jusque dans la solitude du palais Bentivoglio. Le vieillard les écoutait avec une impassible froideur, ne demandant qu'une seule chose : « Les Guelfes ont-ils le dessus ? » ne puisant de joie ou de tristesse que dans les victoires ou les défaites de sa cause. Léonore, elle, épiait les noms des blessés et des morts dont on faisait la lugubre énumération ; pâle, tremblante, elle ne se rassurait que lorsque le nom du compagnon de son enfance n'avait pas résonné à son oreille, et, même alors, elle se disait : « Il n'a pas succombé dans le combat d'hier, mais dans celui d'aujourd'hui ! O saints anges ! défendez-le, et surtout, sauvez son âme ! Qu'il ne périsse pas banni du sein de l'Église et sous le poids de ses terribles anathèmes ! »

Un jour d'hiver, quand le vent et la pluie fouettaient les vitres, mêlés à de sourds roulements de tonnerre, Léonore était assise auprès de son oncle, dans la grande salle du palais ; pour distraire le vieillard, en proie à de sombres préoccupations, elle lui avait proposé une partie d'échecs, et tous deux, absorbés en apparence par ce jeu, les yeux fixés sur les pions, se livraient à leurs pensées, et sans se les communiquer, ces pensées se rencontraient... Ils levèrent les yeux d'un commun accord : la portière venait d'être soulevée par une main discrète, et debout, au seuil de la porte, se tenait un religieux de l'ordre des Frères Mineurs, bien reconnaissable à sa robe de bure serrée par une corde, à sa tête rasée et à ses pieds nus dans des sandales de cuir. Sa physionomie et sa contenance étaient graves et tristes. « Entrez, mon frère, prononça Bentivoglio, et dites-moi ce que vous me voulez.

— Que la paix du Seigneur soit avec vous ! répondit le frère en s'avancant.

— Amen ! que demandez-vous ?

— Je suis chargé d'un triste message... puisse la grâce du Seigneur vous adoucir mes paroles ! »



Une faible rougeur monta aux joues du vieillard, comme s'il eût subi une lutte intérieure; Léonore, au contraire, avait pâli : « Parlez! mon frère, reprit-il, parlez sans crainte; il n'est plus de triste nouvelle pour moi.

— Eh bien, seigneur, l'armée impériale et les troupes de la Ligue se sont rencontrées hier à Soudrio, et le seigneur Lothario, votre fils, a péri, mortellement frappé d'une flèche.

— La Ligue a-t-elle triomphé?

— Oui, seigneur.

— Tout est bien, alors... Apprenez, mon frère, que depuis longtemps je n'avais plus de fils... Ma maison s'est consolée de sa perte, mais jamais elle ne se consolera de son déshonneur.

— Dieu pardonne, seigneur, et vous ne pardonneriez pas?

— Pas de pardon pour le traître! pas de pardon pour l'ingrat!

— Je me retire, seigneur; il ne convient pas au ministère de paix dont je suis revêtu, d'ouïr de telles paroles. Je prierai pour votre fils... et pour vous. »

Le religieux sortit lentement; au moment où il traversait la galerie, Léonore, les yeux remplis de larmes, le rejoignit et s'écria : « Mon père, ne s'est-il pas réconcilié avec Dieu avant que de mourir? L'avez-vous vu à sa dernière heure? Est-il mort seul, abandonné?... »

— Non, ma fille, non; la divine providence m'avait amené auprès de lui, sur ce champ de bataille où mes frères et moi, nous cherchions à conquérir des âmes au divin Maître; Lothario est mort dans mes bras, repentant, absous et réconcilié; il est mort en implorant le pardon de son père, et en recommandant sa veuve et son fils orphelin, à la bonté d'une de ses parentes, qu'il nommait Léonore... Est-ce vous, madame?

— C'est moi, répondit-elle en pleurant avec moins d'amertume; c'est moi, et je

promets entre vos mains, mon père, d'accomplir le dernier vœu de Lothario. »

V. — LA VEUVE.

Deux années s'étaient écoulées, leurs longues et mornes journées avaient passé, plus graves, plus austères que jamais, sous les voûtes du palais Bentivoglio. Le temps, la maladie, les chagrins avaient laissé leurs traces au front de Léonore et assombri les grâces de sa jeunesse; mais ces pénibles épreuves de la vie n'avaient fait qu'augmenter la bonté, l'indulgente douceur de son âme; mais l'ingénieuse puissance de la jeune fille échouait devant la douleur et le ressentiment paternel : cette douleur ne voulait pas être consolée, ce ressentiment ne voulait pas être apaisé, et ni le nom de Lothario, ni celui de sa femme ne pouvaient être prononcés en présence de Bentivoglio, sans exciter en lui une amère et sombre fureur. Cependant Léonore avait en secret fait mille démarches pour découvrir la demeure de Béatrix, ses efforts étaient demeurés sans résultat; le tuteur de Béatrix, avait quitté l'Italie à la suite de l'empereur, et était mort peu de temps après son arrivée en Allemagne; il ne restait plus d'autres parents à la jeune femme, dont la famille avait péri presque tout entière dans les guerres civiles, et Léonore, à bout de recherches, n'osait pas espérer que la veuve de Lothario eût survécu à son malheureux mari. Elle les recommandait tous deux au ciel, et sentait chaque jour le poids de l'isolement retomber plus pesant sur son cœur; mais, fidèle aux habitudes de son jeune âge, dans ces moments de tristesse, elle allait à l'église de Saint-Paul; là, près des tombeaux de ses ancêtres, elle priait plus calme et avec un plus complet détachement d'elle-même.

Un soir, elle était restée dans le saint lieu plus longtemps que de coutume; l'ombre enveloppait la vaste église, et seule, une lampe, fondée par un des aïeux de Léonore, jetait une pâle lueur dans la



chapelle sépulcrale. Léonore sortait à pas lents, obéissant à l'appel d'un vieux prêtre qui se disposait à fermer les portes de l'église, lorsque, près du tombeau de la mère de Lothario, elle crut voir une femme agenouillée et la tête penchée sur les pieds de marbre de la statue qui ornait ce sépulcre. Poussée par un mouvement de curiosité, elle s'approcha, et toucha légèrement le bras de cette femme, en lui disant : « On va fermer les portes ! »

L'étrangère se releva, et Léonore vit qu'elle tenait par la main, et presque caché sous sa mante noire, un petit garçon en deuil comme sa mère. « Que faisiez-vous là, ma chère dame et sœur ? dit Léonore d'un ton affectueux remarquant l'aspect triste et pauvre de l'inconnue et de son fils ; cette chapelle est celle des Bentivoglio, si vous aviez besoin de leur appui, ils seraient heureux de vous l'accorder.

— Vous vous trompez ! répondit la jeune femme en secouant la tête, vous vous trompez ! les Bentivoglio me repousseraient du seuil de leur palais, cette chapelle, ouverte à tous, est la seule de leurs demeures où je puisse librement pénétrer et pleurer sans contrainte... Pourtant, moi aussi, je porte le nom de Bentivoglio !...

— Grand Dieu ! qui êtes-vous ? » s'écria Léonore en attirant l'inconnue sous le rayon de la lampe... Elle la regarda : c'était une femme toute jeune, dont le deuil des veuves rehaussait la mélancolique beauté. « Béatrix ! s'écria Léonore, Béatrix ! est-ce bien vous ? »

Béatrix l'avait aussi reconnue, et pleine d'émotion, elle serrait les mains tremblantes de Léonore : elle sortirent ensemble de l'église. « C'est vous ! dit encore Léonore, et cet enfant ? »

— C'est le mien ! c'est le sien ! » répondit Béatrix en élevant son fils dans ses bras. Léonore le regarda attentivement aux faibles lueurs du crépuscule, et soupira. Ce petit garçon ressemblait à Lothario en-

fant ; il rappelait à la mémoire de Léonore les jours de sa jeunesse, les projets de bonheur, les affections flétries et les malheurs irréparables de sa maison. « C'est donc là, dit-elle, le dernier rejeton des Bentivoglio !

— Oui, mais un rejeton repoussé, banni, méconnu, croissant dans l'ombre et dans la pauvreté !

— Vous êtes pauvre ! vous souffrez ! dit Léonore ; hélas ! ma sœur, pourquoi vous êtes-vous si longtemps dérobée à mes recherches ? Depuis deux ans, vous avez été ma seule pensée, et vous, vous n'avez pas songé à réclamer votre part de mon amitié !

— Pardonnez-moi ; je savais par Lothario combien vous êtes bonne, mais je n'ai pas osé me présenter devant ce sévère vieillard, ennemi de ma race, et qui a maudit son fils, parce qu'il s'était uni à moi ! J'ai craint d'appeler sur cet enfant la malédiction qui avait pesé sur son père... Oh ! pourquoi Lothario m'a-t-il aimée ! Pourquoi, jeune, ignorant le monde, pressée par mon tuteur qui voulait donner un nouveau soldat à la maison de Souabe, pourquoi ai-je accepté sa main !... Il vivrait, et une autre, plus heureuse, lui eût donné un fils, héritier des droits de ses ancêtres ! »

Toutes deux pleuraient ; Léonore dit enfin : « Voulez-vous me confier votre enfant et permettre qu'il repose cette nuit sous le toit des Bentivoglio ? Je tenterai une démarche, et si Dieu me seconde, le fils de Lothario rentrera dans ses droits.

— Disposez de mon Jacopo, répondit Béatrix prenant l'enfant à moitié endormi et le déposant entre les bras de Léonore, vous êtes sa seconde mère.

— Je vous reverrai demain, dit Léonore en l'embrassant ; mais vous, où demeurez-vous ?

— Ici, près de l'église... J'éprouve une triste consolation à venir prier là, près des tombeaux des ancêtres de mon époux... Lui seul est banni de ce lieu de repos, mais il me semble que son esprit visite le



lieu où sa femme prie et où sa mère repose... Mais, adieu, à demain ! »

Elle embrassa encore l'enfant assoupi, et toutes deux, quittant le porche à l'ombre duquel elles s'étaient cachées, regagnèrent leurs demeures.

# VI. — L'ORPHELIN.

Léonore rentra au palais sans être aperçue ; elle fit dresser un petit lit dans sa chambre et y coucha l'enfant qui dormait d'un sommeil doux et profond ; en le tenant dans ses bras, en voyant sa tête brune appuyée sur son épaule, en l'entendant au milieu de son sommeil, murmurer d'une voix endormie : « Bonsoir, ma mère ! » Léonore soupira encore et se dit : « Pourquoi n'est-ce pas mon enfant ? » Mais une pensée plus haute fit taire ce mouvement d'involontaire jalousie, et elle reprit : « Il n'est pas mon fils, mais je serai sa mère ; béni soit Dieu qui l'a voulu ainsi ! »

Elle ne se coucha point, elle passa la nuit à prier et à veiller sur l'enfant. Lorsque le jour se leva, elle baisa doucement au front le petit Jacopo, qui s'éveillant aussitôt, lui jeta les bras autour du cou en disant : « Bonjour, bonjour, ma mère ! »

Mais en tournant les yeux autour de lui, il s'aperçut qu'il était dans une maison étrangère, entre les bras d'une femme inconnue, et les larmes faciles de l'enfance inondèrent ses joues : « Ne pleure pas, cher enfant ! dit Léonore en lui donnant des gâteaux et des fruits, ne pleure pas, tu reverras ta mère aujourd'hui. »

L'enfant apaisé par ses caresses, se laissa lever et habiller ; lorsqu'il fut vêtu, Léonore lui fit joindre les mains, et répéter avec elle : « Mon Dieu, ayez pitié de nous ! Assistez-nous ! »

Puis elle sortit avec lui de la chambre, Jacopo, insouciant, Léonore, émue et tremblante.

Elle arriva à la chambre de son oncle, où ses infirmités le retenaient souvent, et où elle lui prodiguait les soins d'une fille tendre

et pieuse. Elle ouvrit la porte d'une main timide... le vieillard dormait sous ses longs rideaux de soie ; elle prit le petit Jacopo, le posa sur le lit de son aïeul, en lui faisant signe de garder le silence, puis elle se retira dans l'oratoire voisin, qui n'était séparé de la chambre que par une portière. Quelques minutes, siècles d'angoisse et d'anxiété, s'écoulèrent ; son nom, prononcé par une voix impérieuse, l'appela dans la chambre de son oncle. Les courtines du lit étaient soulevées ; le vieillard, appuyé sur son chevet, regardait Jacopo, qui paraissait plus surpris qu'épouvanté, et dit brusquement à Léonore : « Quel est cet enfant ? »

Elle se laissa tomber à genoux devant le lit, et entourant Jacopo d'un de ses bras, elle répondit : « Mon oncle, pouvez-vous le demander ? Regardez-le, et voyez s'il n'est pas la vivante image de... »

Le vieillard frémit ; il regarda l'enfant appuyé sur l'épaule de Léonore ; une profonde émotion se lisait sur ses traits austères ; cependant, il dit froidement : « C'est donc lui ?... »

— C'est votre petit-fils, l'enfant de votre fils unique, mort loin de vous, tué à la fleur de ses ans, sur un champ de bataille ; au nom du Dieu des miséricordes, mon oncle, ne rejetez pas cet orphelin !

— Qu'il aille rejoindre sa mère, les parents de sa mère et le prince excommunié pour lequel son père a donné sa vie !

— O mon oncle, quelle triste raillerie ! Sa mère est pauvre et vit du travail de ses mains, ses parents sont morts ; Frédéric est au fond de l'Allemagne ; il ne reste à cet innocent que vous, vous son aïeul, son père ; le rejetterez-vous ? Il est le légitime héritier de votre nom ; le condamnerez-vous à l'obscurité et à l'abandon ? »

Bentivoglio ne répondit pas ; Léonore saisit sa main et la baisa en pleurant :

« Si, ajouta-t-elle, vous ne voulez pas céder à la tendresse paternelle, à l'innocence et au malheur de ce pauvre enfant, cédez du moins à la prière de celle que vous



nommez votre fille... J'aimais Lothario, mon père, je l'aimais comme l'époux que vous m'aviez désigné, et lorsqu'il nous a quittés, j'ai souffert autant que vous, plus que vous... C'est au nom de mes souffrances et de mes larmes que je vous supplie d'adopter cet enfant et sa mère; c'est là le seul remède que vous puissiez apporter à une blessure qui saigne encore, et que jusqu'ici Dieu seul connaissait. »

Léonore avait vaincu; le vieillard prit l'enfant dans ses bras, le baisa au front et le bénit; des larmes sillonnaient ses joues,

et il disait : « Que n'ai-je pu ainsi bénir son père ! O ma généreuse fille, vous m'avez appris à pardonner ! »

Le même soir, Béatrix fut reçue dans la maison de son beau-père, comme une fille, comme une sœur bien-aimée, et sa cousine s'effaça presque pour lui laisser la première place dans cette demeure, dont Jacopo devenait l'héritier. Léonore ne se maria jamais; cependant, elle fut mère par le cœur, car l'enfant de Lothario était devenu son fils !

M<sup>me</sup> ÉVELINE RIBBECOURT.

## LA CLEF D'OR.

LÉGENDE D'ALSACE.

En 1420, Rudolph, évêque de Saverne, fit élever sur la montagne de Hoh-Barr une forteresse qui devait servir à protéger la ville contre une invasion étrangère, et devint, quelques années plus tard, la propriété du baron de Geroldseck.

Marié fort jeune à une princesse de l'Empire, il en avait eu trois fils, Sigismond, Roland et Félicien. La naissance de ce dernier avait coûté la vie à sa mère, et comme il en était le portrait vivant, c'était des trois frères celui que le baron chérissait avec le plus de tendresse.

Roland, bon et généreux autant que Félicien, ne ressentait aucune jalousie de cette préférence marquée. Il pensait, au contraire, qu'il était juste que l'amour-paternel se reportât avec plus d'épanchement sur celui d'entre eux, qui plus jeune, et privé des caresses de sa mère, avait plus besoin d'être aimé.

Il n'en était pas de même de Sigismond; cet orgueilleux s'indignait dans sa fierté qu'on accordât à un autre les soins et les prévenances, les honneurs et les soumissions qui n'étaient dus qu'à lui seul, puisqu'il était l'aîné de la famille, et qu'il devait hériter un jour des titres de son

père. Malheur au paysan qui rencontrant les trois frères, ne les aurait pas salués humblement, en respectant toutefois leur ordre hiérarchique; Sigismond lui aurait sévèrement rappelé qu'il était le premier en ligne, Roland le second, et que Félicien n'était que le dernier rameau de leur arbre généalogique.

Souvent, le vieux baron dut interposer son autorité entre les rivalités de ses fils, et, lorsque le moment fut venu, où Dieu le rappela dans son sein, il s'affligea, prévoyant que sa mort allait laisser son enfant de prédilection exposé à la jalousie haineuse de son frère aîné.

Il avait fait élever deux autres forteresses à quelque distance du château de Hoh-Barr, le partage se fit donc aisément. Sigismond prit le titre et la baronie de Hoh-Barr. Ses frères se retirèrent chacun dans un des petits châteaux forts, et Roland fut le seigneur du Grand-Geroldseck, Félicien celui du Petit-Geroldseck; mais tous les deux devaient reconnaître pour leur maître et suzerain le fier Sigismond, dont la main de fer ne tarda pas à s'appesantir sur les infortunés Savernois. Les impôts et les redevances furent augmentés,



les paysans étaient battus pour la moindre faute; enfin, on eût dit que le baron de Hoh-Barr s'attachait à faire regretter son vertueux père.

Un jour cependant, un ciel serein se montra sur le pays. Les paysans revêtirent leurs habits de fête, on cueillit des bouquets, on fredonna les refrains des vieilles balades de l'Alsace. Depuis longtemps on n'avait été si joyeux... C'est que le seigneur bien-aimé, le frère du tyran, le jeune Félicien, recevait dans son château du Petit-Geroldseck, la belle Léonide, la fiancée de son cœur. Brave autant que noble, Félicien avait été admis par le comte de Graffenstein au nombre des seigneurs qui aspiraient à la main de sa fille.

Il y avait dans la famille des Graffenstein une vieille coutume que ses descendants n'auraient pas osé laissé tomber en désuétude.

Leurs nombreux trésors étaient renfermés dans un souterrain, à la porte duquel veillait sans cesse un énorme crapaud, tenant entre ses dents une petite clef d'or, la clef du souterrain.

« Celui qui voudra devenir l'époux de » la fille aînée des Graffenstein, disait la » chronique, devra se rendre de nuit près » de la porte du souterrain; à une distance » de vingt-cinq pas, il se mettra à genoux, » s'avancera en rampant, et arrivé devant » le gardien des trésors, il approchera ses » lèvres des lèvres du crapaud, et prendra » ainsi avec la bouche la petite clef d'or. »

Il était dit aussi que celui qui tirerait le glaive en cette occasion, n'obtiendrait jamais l'objet de ses désirs; tandis que celui qui ferait comme la chronique le prescrit, deviendrait riche, puissant et heureux.

Le comte de Graffenstein assembla les douze seigneurs qui soupiraient pour la belle Léonide, et leur apprit quel était le seul moyen par lequel ils pourraient l'obtenir. A ce récit, la plupart éprouvèrent une répugnance si invincible qu'ils se re-

tirèrent. Sigismond, baron de Hoh-Barr, et Félicien, seigneur du Petit-Geroldseck, furent les seuls qui demeurèrent.

« Pour posséder la fille et les trésors du comte, se dit Sigismond, je tuerais le crapaud. L'orgueilleux croyait à une partie de la légende, et n'ajoutait pas foi à l'autre.

— Pour devenir l'heureux époux de ma Léonide, pensa Félicien, il n'est aucune répugnance que je ne puisse vaincre. »

Animés de pensées si différentes, chacun des deux frères prit son heure pour se rendre à l'entrée du souterrain.

Sigismond, en sa qualité d'ainé et de suzerain de son rival, s'avança le premier, le front haut, le regard menaçant et l'épée au poing. Il frappa le crapaud de son glaive, mais la lame se brisa, comme si elle eût rencontré un rocher, et l'un de ses éclats revint frapper à la tête le baron de Hoh-Barr, qui, la rage au cœur, se retira dans son château, où il mourut de sa blessure.

C'était au tour de Félicien; celui-ci se mit à genoux, fit une vive prière, puis, les bras en croix, il se traîna sur les genoux jusqu'à la porte du trésor... et rapporta dans sa bouche la petite clef d'or, au comte de Graffenstein. Léonide était à lui !

Le jour des fiançailles, le comte, et ses enfants suivis de leurs vassaux, se rendirent en cérémonie à l'endroit où le crapaud faisait sa résidence, Félicien l'appela par trois fois, puis rejetant la clef dans le massif qui lui servait de retraite :

« Serviteur fidèle et vigilant, lui cria-t-il, garde bien précieusement cette clef d'or jusqu'au jour des fiançailles de notre fille aînée » (1).

MAX DE REVEL.

(1) Cette chronique est encore répandue dans le pays. Les jeunes filles se montrent avec effroi le massif dans lequel elles supposent que le crapaud est retiré.

Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'à un quart de lieue environ des ruines du château de Graffenstein, est une petite chapelle creusée dans le



## LA BIBLE DE MA MÈRE.

De tout ce que ma mère à sa mort a laissé,  
Éveillant sa mémoire en la nuit du passé,  
Rien ne rappelle plus son cœur fervent, sensible,  
Ne la fait mieux revivre à mes yeux que sa Bible !  
Dans la joie ou les pleurs, chaque jour elle allait  
Chercher au livre saint l'appui qu'il lui fallait ;  
Et lorsqu'elle achevait sa pieuse lecture,  
Sa peine était moins vive ou sa gaité plus pure.

Je crois encor la voir, joignant ses blanches mains  
Sur l'Évangile ouvert, vase offert aux humains,  
Y puiser l'espérance, y recueillir ce baume  
Qui console au palais comme sous l'humble chaume.  
Chrétienne, elle y trouvait le calme souhaité  
Sur la page divine à son âme apporté.

Ce livre est le premier où ses trois enfants lurent ;  
C'est le dernier aussi que ses yeux parcoururent.  
Sur l'océan du monde il sut la diriger ;  
C'était le gouvernail de sa voile en danger.  
Ensemble il lui servit de compas, de boussole ;  
Jésus fut son amant, et l'Éternel son pôle !

Bible ! évoque pour moi ce temps cher et béni  
Où mon cœur, pur cristal que rien n'avait terni,  
Attentif et charmé, s'épanouissait d'aise  
Au sublime récit de l'antique Genèse !  
Alors que j'admirais dans le texte sacré  
La naissance d'un monde à l'homme consacré ;  
Lorsque ma tendre mère, instruisant sa famille,  
Et nous montrant la lettre au bout de son aiguille,  
Recueillie en son air, grave comme un saint lieu,  
Nous faisait épeler la parole de Dieu...

roc, et sur laquelle sont ciselés une quantité de crapauds. Cette chapelle est consacrée à saint Vif ; tous les ans, à l'époque du 1<sup>er</sup> mai, un prêtre y officie, et l'on y vient de loin en pèlerinage.

Les crapauds de la chapelle paraissent avoir quelques rapports avec celui du souterrain,

car les paysans prétendent qu'ils ne sont là que pour remplacer leur compagnon lorsqu'il est fatigué de veiller.

C'est, disent-ils, dans leur langage si expressif que le nôtre ne peut en donner qu'une bien faible traduction, « c'est le corps de garde qui fournit les sentinelles du souterrain. »



Ah ! redeviens encor le seul que je consulte,  
Livre admirable et saint, où se base mon culte.  
Des œuvres des mortels, que mon esprit lassé,  
Retrouve à ton aspect l'image du passé,  
Et rappelle toujours à ma vieillesse amère  
Ce que j'aimais le plus : Dieu, Jésus et ma mère !

JULES PETIT-SENN.

## MÉLANGES.

### LE PONT SAINT-MICHEL.

Le Pont-Saint-Michel, qui conduit en droite ligne au Pont-au-Change, ne remonte pourtant pas à une époque si reculée, puisqu'on projeta de le bâtir en 1378, comme *expédient et profitable tant à la Ville qu'au public*, et qu'on l'acheva en 1387 : les architectes de ces temps-là n'imitaient pas les constructions des ponts romains ; car celui-ci fut enlevé par les eaux en 1407. On avait, pour le construire, fait travailler par corvée les vagabonds, les joueurs et les fainéants, qui ne se piquèrent pas d'être d'habiles maçons. Il fut refait des deniers du roi, qui concéda par bail à des officiers de sa Cour le privilège d'y élever des loges et des maisons. Ce pont avait été envahi par des marchands de toutes espèces : teinturiers, éperonniers, barbiers, fourbisseurs, fripiers, chasubliers, tapisiers, etc. : ils étaient tenus de réparer le pont *jusqu'au rez-de-chaussée* ; mais ils

s'en acquittèrent avec tant de négligence, que, malgré la restauration de ce pont sous Henri II, il s'écroula en 1616.

On ne tarda pas à le rebâtir avec plus de solidité, et, pour éviter de nouveaux accidents, le domaine se chargea de l'entretenir, moyennant une redevance d'un écu d'or, que lui payerait tous les ans chacune des trente-deux maisons que supportaient les quatre arches de pierre et de brique. Cette dernière maçonnerie subsiste encore aujourd'hui, grâce à la démolition que l'on a fait des maisons qui l'écrasaient et qui offraient, du côté de la rivière, l'aspect le plus hideux : des murailles crevassées, noires et verdâtres, des linges séchant aux fenêtres, et des étais pourris, hérissant la rivière encombrée d'immondices.

P. L. JACOB, *bibliophile*.

## Économie Domestique.

### PURÉE DE POMMES DE TERRE.

Pelez des pommes de terre, faites les cuire avec peu d'eau et du sel ; lorsqu'elles sont cuites, rejetez l'eau, laissez sécher les pommes de terre dans la casserole, en les écrasant peu à peu, versez-les dans une passoire de fer-blanc, passez-les. Faites fondre un bon morceau de beurre, dans

la casserole, retirez-la du feu, mettez-y les pommes de terre, un peu de lait, trois jaunes d'œufs, poivre, sel, noix de muscade, et enfin le blanc des œufs, battu en neige. Versez le tout dans une forme, mettez au four où sous le four de campagne.



*Manière plus simple.*

Faites cuire et faites passer les pommes de terre comme ci-dessus ; faites fondre un morceau de beurre, mêlez-y les pommes de terre et du lait autant qu'elles peuvent en boire. Faites bouillir un instant en remuant toujours et servez, entouré de croûtes frites.

CONFITURES DE PRUNES ROUGES, DITES *prunes d'atlesse*.

Pelez les prunes, ôtez-en les noyaux, pesez-les, prenez 250 grammes (une demi-livre) de sucre par livre de fruit ; mettez le sucre dans la bassine avec un peu d'eau, laissez bien cuire le sirop, jetez-y les prunes, et lorsqu'elles se forment en marmelade, mettez-les dans des pots. Ces confitures sont excellentes et très-peu chères.

CONSERVATION DU GIBIER A POIL ET A PLUMES.

Serrez fortement le cou avec une corde, de manière que l'air ne puisse pas y pénétrer, entrez dans le corps un morceau de charbon, et suspendez-le dans un garde-manger.

VINAIGRE DES QUATRE VOLEURS.

*Hygiène.*

Noix muscade, 31 grammes (1 once). — Sommités fleuries de roses, *idem*. — Menthe, *idem*. — Sauge, *idem*. — Romarin, *idem*. — Absinthe, *idem*. — Fleurs de lavande, 125 grammes (4 onces). — Cannelle, 16 grammes (4 gros). — Girofle, *idem*. — Calamus aromaticus, *idem*. — Gousses d'ail, 125 grammes (4 onces). — Vinaigre rouge, 15 pintes.

Vous versez le vinaigre dans une cruche, vous y jetez les gousses d'ail coupées par tranches et les autres substances pilées grossièrement, vous agitez de temps en temps ce mélange et le laissez infuser pendant environ trois mois ; au bout de ce temps vous passez la liqueur à travers un papier gris en exprimant le jus de ces ingrédients, puis vous y ajoutez 31 grammes (une once) de camphre que vous avez fait dissoudre dans un peu d'esprit-de-vin. Vous conservez ce vinaigre dans des flacons bouchés de cristal.

Ce vinaigre est regardé comme un fort bon antipestilentiel. On s'en frotte les mains, le visage, les tempes ; on en respire souvent ; on en fait évaporer dans les appartements ; et l'on en arrose le linge.

MANIÈRE DE NETTOYER LE CUIVRE.

On met fondre 31 grammes (une once) de sel d'oseille dans un litre d'eau de rivière, on en frotte le cuivre sur lequel on passe ensuite du tripoli ou du blanc d'Espagne. Le cuivre acquiert un brillant très-durable si on le frotte au moyen d'un chiffon, avec une espèce de pâte faite d'essence de térébenthine et de rouge d'Angleterre.

VERNIS POUR LE CUIVRE.

Mettez sur un feu très-moderé, 375 grammes (douze onces) d'esprit-de-vin dans lequel vous faites dissoudre 62 grammes (2 onces) de gomme laque.



Mettez sur un feu très-modéré 62 grammes (2 onces) d'eau-de-vie, dans laquelle vous faites dissoudre 15 grammes (une demi-once) de copal en larmes, et trois grains de *terra merita*.

Laissez reposer ces infusions, filtrez-les à travers un papier *Joseph*, mêlez-les ensuite et versez-les dans une bouteille.

Pour vernir : flambeaux, boucles de rideaux, garde-cendres, patères, ornements de pelles et de pincettes, imbibez dans cette liqueur un morceau de flanelle, et couvrez-en ces objets ; quand ils sont secs, frottez-

les avec un morceau de peau de daim.

Pour nettoyer les objets en cuivre verni, mettez dans de l'eau tiède un peu de vinaigre, trempez-y une brosse douce et frottez-en ces objets.

Pour nettoyer le cuivre doré : mettez fondre du savon noir dans de l'eau, plongez-y une brosse douce, frottez-en le cuivre doré, puis plongez cette brosse dans de l'eau claire et frottez-le de nouveau. Laissez-le sécher à l'air, et, avec un linge fin ou une peau de daim, frottez les parties bruniées sans toucher aux parties mates.

## CORRESPONDANCE.

Ma chère amie,

Permetts-moi de te donner encore une fois ce titre... cette lettre est la dernière... je ne t'écrirai plus!... je quitte la direction du Journal des Demoiselles.

Il y a vingt ans, lorsque j'ai fondé ce Journal, le premier qui ait été destiné aux jeunes personnes, mon but était de t'enseigner ces travaux qui aident au luxe du salon et aux économies plus modestes du ménage ; je voulais que, riche ou pauvre, tu sois l'orgueil et le bonheur de ta famille, que tu puisses devenir une femme aimable, une mère intelligente, une épouse dévouée... L'approbation et la confiance de tes parents m'ont aidée à atteindre ce but ; mes causeries ont formé entre toi et moi une douce sympathie, tu as cru à mon amitié, et tu m'as donné la tienne... ce souvenir me sera bien cher... Mais ces vingt années, durant lesquelles je t'ai consacré toutes les pensées de mon esprit et de mon cœur, ont épuisé mes forces... Maintenant, je vais me reposer.

Cependant, ce n'est pas sans regrets... Je ne serai plus rien pour toi, je n'aurai plus de ces aimables rapports avec les collaborateurs qui m'ont prêté leur utile concours... Ce qui pourrait me consoler, c'est qu'ils restent attachés à la nouvelle direc-

tion du Journal, laquelle continuera de suivre, j'en ai l'assurance, le plan que je m'étais tracé... Il n'y aura de moins que ces deux lettres : J. J.

Voilà donc la dernière fois que je t'expliquerai la planche XII ! Si je n'attends pas *notre amie* pour m'y aider, c'est que Florence n'était qu'un personnage imaginaire qui venait animer l'explication si aride de nos travaux, et me donnait le prétexte de me montrer à toi sous une physiologie plus grave... Aussi, quand tu me parlais de ton amitié pour elle, je n'en étais pas jalouse... elle, c'était moi !

Je commence ma dernière tâche.

Le n° 1 est le dessin d'un bas de jupon qui se brode à l'anglaise, et se festonne au point de rose. A propos de bas de jupon, comme cette broderie resserre l'étoffe, voici ce que je te conseille : taille quatre lés de 85 centimètres de large, et plus courts, chacun de 30 centimètres, que tes autres jupons. Quand tu as fait celui-ci, borde-le du bas d'un passe-poil, puis taille six lés chacun de 30 centimètres de haut, réunis-les, brodes-y ce dessin et couds ces six lés francs sous le passe-poil. Un jupon ainsi garni a l'avantage de ne point se resserrer du bas et de moins s'user, car il ne frotte pas sur les bottines.



Le n° 2 est un entre-deux qui se brode à l'anglaise. On taille, en biais, en nanzouk, des manches demi-larges; on place plusieurs fois, en droit-fil, cet entre-deux, à partir du bas de cette manche, jusqu'à la hauteur du coude, en laissant, entre chaque entre-deux, l'espace de quatre centimètres; puis on fronce le bas de cette manche et on le coud à ce même entre-deux.

Le n° 3 est le quart d'un mouchoir qui se brode au plumetis, au point d'arme et s'entoure d'un point de feston.

Le n° 4 est un écusson qui contient S. L. Il se brode au plumetis et au point d'armes.

Le n° 5 est un autre écusson qui contient les lettres D. V. Il se brode de même et en jours, où se trouve ce signe X.

Le n° 6 est une pelote ou une pale, elle s'exécute sur filet, au point carré, et se brode en reprises. Avec un gros moule et du gros coton, on peut en faire un coussin de divan ou en couvrir un dos et des bras de fauteuil.

Le n° 7 est aussi une pelote ou une pale qui s'exécute au crochet, mais ce dessin se continue et peut servir pour rideaux, pour coussins, pour manteau de lit; la dentelle qui l'entoure peut se faire plus haute.

Pour te faire six chemises, achète : 16 mètres de beau madapolam de 86 centimètres de large;

13 mètres 80 centimètres de ruban de coton, croisé, large de 5 millimètres;

Deux poignées de fil d'Irlande, l'une n° 70, l'autre n° 100.

Le n° 8 est le corps d'une chemise de femme. Taille six morceaux de madapolam longs de 2 mètres 40, prends-en un, plie-le en deux sur une table.

Le n° 9 est la pointe. Lève dans le haut, sur le côté de la chemise, qui sera à ta gauche, lorsque tu seras dedans, une bande large de 16 centimètres, déchire-la en droit-fil, dans le sens de la lisière, sur une longueur de 20 centimètres, puis plie

cette bande en biais jusqu'au bas de la chemise, et détache-la avec les ciseaux; enlève du haut de cette pointe les 20 centimètres qui sont en droit-fil (mets-les dans un sac).

Laisse de chaque côté du haut de la chemise 5 centimètres pour la largeur du dessus de l'épaule.

Le n° 10 est le morceau qui forme l'ouverture de cette chemise, qui doit être décolletée, derrière, sur une hauteur de 8 centimètres, et devant, sur une hauteur de 12 centimètres. Prends ce morceau, taille dedans deux manches, chacune de 10 centimètres de haut, sur 30 de large, et deux goussets chacun de 10 centimètres carrés. (Mets le reste dans un sac.)

Le n° 11... Fends le milieu du devant de la chemise, sur une longueur de 12 centimètres. Du côté gauche, enlève une bande large de 2 centimètres (c'est ce n° 11); du côté droit, enlève une bande large de 4 centimètre (mets-la dans un sac); au bas de cette ouverture, fends, dans l'autre sens, 3 centimètres et demi de chaque côté, ce qui te fera, avec les 3 centimètres enlevés, une fente de 10 centimètres en large.

Le n° 12 est une bande que tu lèves dans le sens de la lisière, sur le mètre 60 centimètres de madapolam qui te reste. Il t'en faut douze bandes larges de 8 centimètres chacune et longues de 60.

Le n° 13 est cette bande taillée pour garnir l'épaulière.

Le n° 14 contient six bandes de 3 centimètres de large sur 1 mètre 10 de long.

Coupe six morceaux de ruban, longs chacun de 1 mètre 8 centimètres, et douze longs chacun de 60 centimètres.

A présent, les pointes que tu as levées du côté gauche, couds-les, à surjet, du côté droit, réunis-les par une couture rabattue, arrondis-les au bas de la chemise où tu fais un ourlet haut de 2 centimètres.

Au côté gauche de l'ouverture du devant du haut de la chemise, fais un petit ourlet ordinaire; au côté droit, retourne l'ourlet



en dessus, fais-le large de 1 centimètre et couds-le à points-arrière. — Fronce les 10 centimètres coupés dans la largeur de la chemise, — arrête l'ourlet de droite sur celui de gauche. — Prends la bande n° 11, coupe-la en deux dans sa longueur, forme deux remplis dans sa largeur, de manière à ce qu'elle n'y ait que 1 centimètre. — Bâtis au bas de ces ourlets et sur les fronces une des bandes n° 11, couds-la, du haut et du bas, à points de côté sur les fronces, et à points-arrière sur ce qui est uni; l'autre bande, couds-la à points de côté sous la première, en dedans de la chemise. — Bâtis les bandes n° 13 autour de chaque ouverture des manches et jusque sur le haut de la pointe cousue au corps de la chemise. — Lorsque tes manches sont faites, bâtis-les autour de l'ouverture à laquelle tu as fait un rempli; puis, le long de ce rempli, bâtis un morceau de ruban long de 60 centimètres, un bout, à partir de la pointe du gousset, en remontant autour de la manche, et l'autre bout, en redescendant sur la pointe de la chemise. — Tu couds alors ta chemise sur la manche, à points de côté sur les plis, à points-arrière sur le reste, en ayant soin de mordre le ruban. — Tu prends le n° 13, tu y fais un rempli, tu le bâtis autour de l'entournure de la manche, que ce numéro doit dépasser, en descendant jusque sur la pointe de la chemise. — Fronce derrière et devant le haut de ta chemise, à partir de la doublure, d'une pièce d'épaule jusqu'à l'autre; mais à partir du milieu du devant tu t'arrêtes à 2 centimètres de chaque ourlet; là, tu enlèves en mourant 1 centimètre sur la hauteur, à partir de chaque ourlet. — Tu prends l'une des bandes n° 14, tu y fais deux remplis, tu la bâtis sur le haut de la chemise, tu la couds à points-arrière sur ce qui est plat, et à points de côté sur ce qui est froncé. — A l'envers, tu bâtis sur le haut de cette chemise un morceau de ruban de 1 mètre 8 centimètres, auquel tu ne fais

pas de rempli; puis tu rabats par-dessus, à points de côté, la bande n° 14. — Tu couds un bouton sur cette bande, au côté gauche de l'ouverture; tu fais une bride au bout de cette même bande, du côté droit; — tu prends un crayon, tu dessines sur le gousset de la manche gauche les initiales de ton nom, en lettres anglaises, et tu les brodes au plumetis, en coton rouge.

Tu peux garnir : le bas des manches, le haut de la chemise et le côté droit du devant de l'ouverture, avec une petite valenciennes cousue à plat ou légèrement froncée, ou bien avec une bande de percale brodée à l'anglaise et festonnée.

Ce vêtement, ainsi fait, s'use tout d'une pièce, grâce à la garniture des épaules et au ruban qui empêche le dessous du bras et le haut de la chemise de se déchirer. Si je te la fais marquer à gauche, c'est que le bras gauche agit moins; le chiffre brodé n'est pas plus long à faire, il est plus solide et distingue tes chemises de celles qui porteraient les mêmes initiales. Il faut penser à tout ! Les petites bandes de madapolam qui sont dans un sac, coupes-les sur 1 ou 2 centimètres de large, réunis-les bout à bout par une couture à points de côté, puis plie-les en deux dans leur largeur, replie-les en dedans, ferme-les par un surjet et sers-toi de cette espèce de ruban pour de vieux tabliers de cuisine, ou pour former les anneaux qui servent à accrocher les torchons.

Je te préviens que le jaconas ou le madapolam se raccourcissent de près de 5 centimètres par mètre, et que cette chemise est taillée comme pour moi, qui suis petite.

Le n° 15 est le corps d'un *manteau mousquetaire*, dont j'ai donné la description dans le numéro de novembre. C'est la coupe du manteau Talma, comme tu vois.

Le n° 16 et le n° 17, c'est la moitié du capuchon : dessus et dessous.

Ici finit la description de la petite planche.



Je continue, pendant que tu veux bien m'accorder ton attention.

Le n° 18 est le dessin du bas d'une manche pagode ; il se brode à l'anglaise. Tu as eu un col de ce même dessin.

Le n° 19 est le quart d'un riche mouchoir qui se brode au plumetis et au point d'arme.

Le n° 20, *Manina*, se brode au plumetis.

Le n° 21 est un entre-deux que l'on peut placer entre les plis d'une chemise d'homme.

Le n° 22 est un écusson qui se brode au plumetis et au point d'arme ; il contient les lettres *A G*, l'écusson du milieu entouré d'un point de rose, peut se détacher et se broder pour mouchoir d'homme. Le ruban peut aussi se détacher et se broder sous un nom.

Le n° 23 est un écusson qui contient *J G*, le tout se brode en point de rose.

Le n° 24, *G A*, se brode en œillets et point de rose.

Le n° 25, *A L*, le n° 26, *C. V.*, se brodent au plumetis.

Le n° 27, *F R*, le n° 28, *Inès*, se brodent de même.

Le n° 29 est un écusson qui contient les initiales *B C*. Il se brode au plumetis, au point d'arme et au point de feston. L'écusson du milieu peut aussi se détacher et se broder en coton blanc et en coton de couleur, pour mouchoir d'homme.

Le n° 30 est un bavaron de tout petit enfant. Il se fait en percale et se brode à l'anglaise. A chaque patte, on coud un ruban qui noue ce bavaron derrière, au bas de la taille du *babe* (prononce bébé).

Le n° 31 est un écusson qui contient *M T*. Il s'exécute au plumetis et au point d'armes.

Les n°s 32 et 33 sont des entre-deux. Le premier se fait à l'anglaise, le second au point de rose.

Les n°s 34 et 35, *P N*, *J K*, se font au plumetis.

Le n° 36 représente un dessin de sachet pour mouchoir ; il s'exécute en soutache de deux sortes, cousues l'une à côté de l'autre. Sur moire blanche, on emploiera une soutache rouge et une noire, la ganse ronde qui entourera le sachet sera rouge et noire, et la doublure rouge. Sur moire noire, la soutache sera rouge et or, la ganse du tour sera rouge et or, et la doublure rouge.

Les n°s 37 et 38, ce sont des semés pour gilet d'homme et pour manches de femme.

Le n° 39 est un col qui se brode tout en point de cordonnet et en œillets. Il te représente la forme à la mode. Tu vois que les cols *mousquetaire* n'ont pas pu l'emporter ; du reste, comme je les trouvais peu gracieux et que je me doutais du sort qui les attendait... ceux que tu as reçus étaient des plus petits.

Les n°s 40 et 41 sont deux dessins qui représentent chacun le quart d'un mouchoir ; ces dessins se brodent au plumetis.

Les n°s 42 et 43, *Céleste* et *Pélagie*, se brodent de même.

Sur la planche XI j'ai donné un patron de chemise d'homme, fermée derrière ; aujourd'hui j'apporte à ton père et à mes frères des faux cols qui doivent être taillés exactement sur ces modèles (sans les remplis) et dans le sens où ils sont placés.

Les n°s 44 et 45, col ordinaire. Il sied aux figures rondes.

Les n°s 46 et 47, col fermé derrière ; on le porte avec une cravate basse et il se rabat sur cette cravate. Devant, on coud deux rubans qui vont se nouer derrière.

Les n°s 48 et 49, autre modèle. Il convient aux personnes qui ont le col long.

Les n°s 50 et 51, encore un autre modèle, il peut se porter rabattu ou non.

La mode est de rabattre les cols, à cause des longues barbes, et les jeunes gens suivent cette mode. Tu vois, ma chère, que je fais la coquette en cherchant à plaire à ces messieurs... En tous cas, nous serions deux, car c'est toi qui coudras ces cols.



Il me reste quelques dettes à payer ; on m'a demandé comment faire le *tricot étoilé* ; le voici :

Ayez toujours un nombre de mailles qui puisse se partager en trois nombres égaux.

Vous montez le nombre de mailles qui doit couvrir le bras ou le dos de votre fauteuil, et vous faites un tour à l'envers. A présent le tricot-étoilé commence.

1<sup>er</sup> TOUR. *A l'endroit.* Jetez votre coton sur votre aiguille de droite comme si vous vouliez tricoter à l'envers — tricotez deux mailles ensemble — jetez de même votre coton sur votre aiguille de droite, prenez une maille sans la tricoter — tricotez simplement les deux mailles qui suivent, rabattez par-dessus la maille non tricotée — jetez votre coton, prenez une maille sans la tricoter — tricotez les deux mailles qui suivent, rabattez par-dessus la maille non tricotée. — Ainsi de suite jusqu'à la fin de l'aiguille ; là vous devez avoir le même nombre de mailles qu'en commençant.

2<sup>e</sup> TOUR. *A l'envers.* Tricotez simplement.

3<sup>e</sup> TOUR. *A l'endroit.* Jetez votre coton sur votre aiguille de droite, comme si vous vouliez tricoter à l'envers — tricotez deux mailles ensemble — une maille seule (elle doit se trouver au-dessus du jour) — jetez votre coton, prenez une maille sans la tricoter — tricotez séparément les deux mailles qui suivent, rabattez par-dessus ces deux mailles la maille non tricotée — jetez votre coton, prenez une maille sans la tricoter, tricotez simplement les deux mailles qui suivent. — Ainsi de suite jusqu'à la fin de l'aiguille. Vous devez avoir le même nombre de mailles qu'en commençant.

Revenez au 2<sup>e</sup> TOUR à l'envers.

Revenez au 1<sup>er</sup> TOUR à l'endroit, et continuez de même jusqu'à ce que vous ayez la longueur convenable, puis terminez en rabattant une maille par-dessus l'autre.

J'avais promis de donner la manière de broder en relief ; la voici : Choisissez les laines d'après les couleurs du dessin, ou

d'après les signes indiquant ces couleurs ; pour exécuter une fleur, un fruit, un animal, achetez du canevas d'une grosseur ordinaire, prenez une aiguille enfilée de très-bon fil gris. Lorsque vous avez monté le canevas sur le métier, vous coupez votre laine par morceaux longs de 2, 3, 4 ou 5 centimètres, selon l'objet que vous en voulez couvrir ; après avoir attaché le fil au canevas, vous piquez votre aiguille en dessous, au milieu d'un des signes, vous la faites sortir en dessus, puis vous la piquez dans le même trou pour la faire ressortir en dessous, en glissant un brin de laine dans la boucle formée par le fil ; ce brin de laine étant pris par le milieu, vous tirez fortement votre fil, afin de faire sortir le milieu de la laine un peu en dessous, où vous l'arrêtez par un point. Vous recommencez à piquer votre aiguille en dessous, et vous continuez de même, en ayant soin de ne placer vos brins de laine ni trop près ni trop loin les uns des autres.

Lorsque tout le dessin est couvert, ainsi que les couleurs ou les signes l'ont indiqué, vous prenez des ciseaux et tondez votre dessin. Si c'est un chien, vous laissez des parties plus élevées que le reste, telles que la cuisse, afin de bien faire sentir le relief, et les parties qui doivent être creuses, vous les coupez très-près.

Si vous voulez faire un caniche, un mouton, vous prenez des brins de paille ronde, très-menus, vous choisissez votre laine, vous en tournez une aiguillée autour de ces brins de paille, de manière à ce que chaque cercle de laine soit à côté l'un de l'autre, et non pas l'un sur l'autre ; vous arrêtez cette laine au commencement et à la fin des brins de paille ; vous posez vos brins de paille dans le fond d'un vase, vous faites bouillir de l'eau, vous la jetez dessus, vous les laissez tremper une demi-heure, vous les retirez, les faites sécher dans une serviette, et lorsque la laine est encore humide, vous rangez vos pailles l'une à côté de l'autre sur cette serviette,



vous les reconvrez de cette même serviette, et, avec un fer à repasser, très-chaud, vous appuyez plusieurs fois sur ces pailles ; laissez-les reposer ainsi vingt-quatre heures.

Retirez la paille, la laine se trouvera frisée ; vous la couperez alors de la longueur indiquée plus haut, et lorsque vous aurez formé votre caniche, vous le tondrez... semblable à celui qui sert d'enseigne à ces artistes qui exercent leur art sur le pont Neuf.

Maintenant, j'ai à te parler toilette. Le noir, le marron, le gros bleu, le gros vert, sont toujours les couleurs à la mode. Les étoffes sont, pour nous, le drap (c'est-à-dire une étoffe aussi mince que du cachemire), le mérinos, la grenadine de laine, la valencia et le gros de Naples ; les façons sont toujours : la jupe ouverte sur le côté gauche, le corsage plat, à pointe, se fermant devant, et garni de basquines plus ou moins longues, détachées ou non ; les manches pagodes, ou mousquetaires, garnies de rubans de velours ou de moire ; les boutons qui sont censés fermer ces corsages ont la forme de grelots. Les capotes se font en blonde et taffetas, velours et satin, velours et dentelle, et les chapeaux en feutre gris : la passe est plus grande et plus évasée ; pour la diminuer et la resserrer, on place une tresse de cheveux sur sa tête et de grosses fleurs de chaque côté, mêlées à de la blonde, ou bien la garniture du dessous de cette passe est formée d'une couronne de fleurs, telles que narcisses, marguerites ou bluets. Nos manteaux sont des Talmas à capuchon, en drap noir, gris ou marron, ornés de rubans de velours ou de moire, formant des grecques de chaque côté du devant, au bas, et autour du capuchon. Je t'envoie une nouvelle forme de *Talma*, mais j'aime mieux celle de l'année dernière.

Les dames ont de plus, pour robes : la moire, le velours, le taffetas à larges raies rouge et noir, marron et rose, et le damas. Aux *Talmas*, elles ajoutent les par-

dessus de velours, garnis de fourrures, les cachemires longs et carrés. Il y en a de ces derniers qui sont brodés en soie ou en or qui me font bien envie. Pour les dames, il est très-distingué de relever une simple robe de drap ou de mérinos, et de laisser voir un riche jupon de moire noire. Dans les soirées, dans les bals, il n'y aura rien de plus ni de moins que l'année dernière. Pour nous : mousseline, crêpe, tulle, gaze ; gros de Naples, glacé bleu et blanc, rose et blanc. Quant à la façon : une, deux, trois jupes ; corsage à pointe, décolleté ; berthe se terminant en pointe devant, ronde derrière et ouverte sur chaque épaule, pour laisser place à un nœud de page, formé de deux rubans pareils ou bleu et blanc, rose et blanc. Il n'y a que les très-jeunes femmes qui puissent se permettre ces nœuds. Sur la tête, des coiffures en fleurs qui laissent échapper un feuillage, lequel descend jusque sur la poitrine.

Les dames, à ces mêmes coiffures, ajoutent d'autres coiffures en diamants, en plumes, en rubans d'or ou d'argent, brodés en feuillages de velours ; les manches se portent courtes et bouffantes... Voilà ce que je peux t'assurer... jusqu'à aujourd'hui.

La gravure de modes représente deux toilettes de soirées. L'une de ces dames a une robe de dessous de taffetas bouton d'or, une robe de dentelle garnie d'un volant aussi de dentelle. Son pardessus est en cachemire doublé de soie bleue. L'autre dame a une robe formée de trois jupes, entourées du bas d'un bouillonné de tulle faisant guirlande. Je ne te conseillerais pas d'ouvrir du devant la troisième jupe, cela grossit trop, ni de garnir de fleurs cette berthe. La coiffure me semble un peu maigre : j'y voudrais des feuilles de rosier tombant de chaque côté des bandeaux.

A la ville, les petits garçons n'ont pas changé leur costume : ces messieurs portent le chapeau de feutre blanc, gris ou noir, le bord, bordé à cheval, avec un ga-



Un pareil ; un large ruban de soie, aussi pareil, tourné sur lui-même autour de la forme et cachant la queue d'une longue plume frisée, tournant autour de cette forme. Puis, guêtres boutonnées jusqu'aux genoux, sarrau de mérinos écossais, plissé à gros plis, et *Talma* en étoffe pareille.

Les petites filles ont les mêmes guêtres, une robe dont la jupe est plissée à gros plis au bas d'un corsage plat ; les manches pagodes, le *Talma* à capuchon, en drap, et le chapeau en feutre, orné de chaque côté de la passe d'une tête de plume frisée, roulée sur elle-même.

Voici une bonne nouvelle à t'annoncer. Si tu es abonnée à la grande édition, tu recevras, de plus, en 1853, une planche contenant différents travaux de femme, tels que : bourses en filet, paniers, tapisseries, etc., exécutés en couleur, or et argent ; puis une planche de dessins de crochet et de filet, imprimés en blanc sur fond bleu.

J'ai une dernière fois encore à t'expliquer notre rébus. Tu le vois !

*Les petits ruisseaux font les grandes rivières !*

Quant au rébus d'aujourd'hui, tu en trouveras l'explication, comme toujours, à la fin de la table des matières contenues dans ces douze numéros.

Il faut enfin que je te quitte, et, de même que ceux qui partent, il me semble que j'ai encore mille choses à te dire... Mais je ne trouve que des vœux à former pour ton bonheur : Tandis que tu es jeune fille, sois bien dévouée et bien reconnaissante envers ceux qui t'ont donné la vie. C'est un si beau présent que la vie ! elle offre tant de devoirs à remplir ! Lorsque tu seras mariée, ne délaisse jamais ces bons parents qui t'auront dotée de leurs économies, de leurs privations, peut-être... car ce que tu feras pour eux alors, tes enfants le feront un jour pour toi. Tes enfants ! qu'ils te doivent à la fois la force du corps et celle de l'âme ! Fais que tes filles te ressemblent, et que tes fils aient toujours devant les yeux cette devise : Dieu, Patrie, Famille !

Maintenant, adieu, ma chère amie... adieu !... Pense quelquefois à celle dont tu as été vingt ans l'unique pensée, et si, grâce à l'amitié qui me lie depuis si longtemps avec les éditeurs du Journal, je venais quelquefois te raconter une histoire... laisse-moi l'espérance que tu reverrais avec plaisir le nom de l'amie qui ne pourra t'oublier...

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

### ÉPHÉMÉRIDES.

11 DÉCEMBRE 1680. — MORT DU GRAND CONDÉ.

Louis de Bourbon, prince de Condé, naquit à Paris, en 1621, et montra dès sa première jeunesse les plus rares dispositions pour le métier de la guerre. A l'âge de vingt-deux ans il gagna la bataille de Rocroy sur les Espagnols, et sa piété envers Dieu, qu'il remercia à genoux sur le champ de bataille ; son humanité envers les prisonniers, qu'il arracha à la fureur cupide du soldat, ajoutèrent encore à l'éclat de son triomphe. Une série de victoires, en Flandre et en Allemagne, suivit ce premier succès, jusqu'au moment où

les querelles de la Fronde le rappelèrent à Paris. Il servit énergiquement la reine Anne d'Autriche, lui rouvrit les portes de la ville de Paris, défendue par un peuple innombrable, et, malgré ses services, il inspira des soupçons et fut enfermé à la Bastille. Il y passa une année, et lorsqu'il en sortit, aigri, irrité, il se jeta dans le parti des mécontents. « J'étais entré en prison, dit-il plus tard en parlant de lui-même, le plus innocent des hommes ; j'en sortis le plus coupable. » Il traita avec l'Espagne, se mit à la tête d'une armée, et



soutint avec assez de succès les affaires des Espagnols. La paix des Pyrénées, conclue par Mazarin en 1659, rendit à la France un prince qui devait servir la gloire de son pays. Il prit la part la plus active aux brillantes campagnes de Louis XIV, jusqu'au moment où l'âge et les infirmités le contraignirent à se retirer dans sa belle retraite de Chantilly. Il y mourut en 1686. Ce prince unissait au génie de la tactique et du commandement une pénétration extrême pour les sciences, un goût distingué pour les beaux-arts et les œuvres littéraires. Il était chrétien ardent et sincère,

et le témoigna surtout à la fin de sa vie, par la pratique assidue de tous les devoirs du christianisme ; mais quelle que soit la gloire que ce prince se soit acquise par ses talents et ses vertus, disparu de la scène du monde, sa renommée aurait pâli, son nom serait peut-être effacé de la mémoire des hommes, si la plume et la voix de Bossuet ne l'eussent loué, et si le souvenir du grand Condé n'était inséparablement attaché aux derniers accents de cette parole immortelle, qui, injuste envers elle-même, s'appelait *une voix qui tombe, une ardeur qui s'éteint*.

### MOSAIQUE.

Comme la conversation est le lien de la société de tous les hommes, le plus grand plaisir des honnêtes gens, et le moyen le plus ordinaire d'introduire non-seulement la politesse dans le monde, mais encore la morale la plus pure, et l'amour de la gloire et de la vertu ; il me paraît que nous ne pouvons nous entretenir plus agréablement ni plus utilement que d'examiner ce que c'est qu'on appelle conversation.

N'êtes-vous pas contrainte d'avouer que, qui écrirait tout ce qui se dit entre quinze ou vingt femmes ensemble ferait le plus mauvais livre du monde ? Les plus aimables femmes, quand elles sont réunies et qu'il n'y a point d'hommes, ne disent presque jamais rien qui vaille, et s'ennuient plus que si elles étaient seules ; mais pour les hommes qui sont fort honnêtes gens, il n'en est pas de même. Leur conversation est sans doute moins enjouée quand il n'y a point de dames que quand il y en a, mais pour l'ordinaire, quoiqu'elle soit plus sérieuse, elle ne laisse pas d'être raisonnable, et ils se passent enfin de nous, plus facilement que nous ne nous passons d'eux. Je conçois qu'à en parler en général, la conversation doit être plus souvent des choses ordinaires et agréables que de grandes choses, mais je conçois pourtant qu'il n'est rien qui n'y puisse entrer ; qu'elle

doit être libre et diversifiée selon les temps, les lieux et les personnes avec qui l'on est, et que le secret est de parler toujours noblement des choses basses, assez simplement des choses élevées, et fort élégamment des choses élégantes, sans empressement et sans affectation ; qu'il y ait un certain esprit de politesse qui en bannisse les railleries aigres, aussi bien que tout ce qui peut offenser la pudeur.... je veux encore qu'il y ait un certain esprit de joie qui y règne. M<sup>lle</sup> DE SCUDÉRY.

Les hommes, suivant les pensées où ils vivent, sont appelés à des destinées différentes. Ceux qui creusent le sillon et sèment, ne sont pas toujours appelés à recueillir ; ceux qui jettent les fondements de l'édifice et l'élèvent, ne sont pas ceux qui s'abritent sous ses voûtes. Et qui de nous, s'il avait à choisir entre ces deux partis, ne préférerait le labeur et la peine à la jouissance ? L'abbé DEGERRY.

Lorsque les princes défendent la foi, c'est plutôt la foi qui les défend ; lorsqu'ils protègent la religion, c'est plutôt la religion qui les protège et qui est l'appui de leurs trônes. BOSSUET.

Les afflictions de cette vie sont comme



les fleurs qui devancent les fruits de la gloire, et le sang que nous versons est comme une onction royale qui nous consacre à l'immortalité.

SAINT GRÉGOIRE DE NYSSÉ.

Dieu, pour exposer au grand jour la vertu qui se cache, arme contre elle la

langue de l'envieux. Sans la flamme qui le brûle, connaîtrait-on le parfum de l'aloës?

Maxime arabe.

Si tu es pauvre, n'ajoute à ta misère l'angoisse d'emprunter et de devoir.

AMYOT.

ÉNIGME.

Je suis affectueux, sincère,  
Cher aux amis, cher aux amours,  
Heureux, si tel on me voyait toujours!  
Mais quelquefois aussi je suis vain, dur, colère,  
Impérieux, méprisant et brutal.  
Mon frère, ou plutôt mon rival,  
Est d'un tout autre caractère :  
Il est froid, réservé, civil et complaisant ;  
C'est un flatteur insinuant :  
Aussi, près d'un monarque il est seul en usage.  
Je suis plus élevé, plus sublime pourtant :  
Ainsi, quand un auteur, dans un pompeux ou-

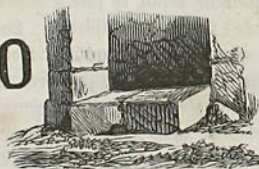
Apostrophe le Tout-Puissant,  
Un prince, un grand héros, un grand poète, un

Mon frère, au prix de moi, serait froid et rampant.  
Dans un instant d'emportement,  
On le quitte pour moi, même assez brusquement.  
Mais, lorsque l'on commence à calmer sa furie,  
Ou qu'on veut concentrer tout son ressentiment,  
On me quitte pour lui, mais pas si promptement.  
Pendant ces temps de crime et d'anarchie,  
Je m'étais perverti, gâté ;  
Et mon rival, partout persécuté,  
S'est presque vu contraint de quitter la partie :  
Enfin, de nous trouver êtes-vous curieux ?  
Eh bien ! voici ce qu'il faut faire :  
Feuilletez à loisir les tomes de Voltaire,  
Il nous a célébrés tous deux.

RÉBUS.



10





# TABLE

## DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

(1832. VINGTIÈME ANNÉE.)

### INSTRUCTION.

Histoire des armes des villes de France. *Paris*, par M. J. Louvet, page 1. — *Orléans*, par M. Fournier, 33. — *De la peinture, école française*, par M. J. de Châtillon, 65. — *Le palais de Justice*, par M. Horace Raison, 97. — *Différentes manières de correspondre*, par M. Auguste Amic, 129. — *Appel du peuple maronnite*, par M<sup>me</sup> Matilde F., 161. — *L'aigle commandé comme emblème militaire et souverain*, par M. Edouard Fournier, 193. — *Le jeu des Echecs*, par M. Auguste Amic, 225. — *Histoire des armes des villes de France, Douai*, par M. Auguste Amic, 257. — *Le chasseur de l'Amérique du Nord*, par M. Séverin, 289. — *Recherches historiques sur les horloges*, par M. Auguste Amic, 321. — *Le premier jour de l'au chez différents peuples*, par \*\*\* 353.

### BIBLIOGRAPHIE.

Des accidents de dentition, par le docteur de la Barre, page 36. — *Histoire des Français de divers états*, par M. A. de Montclic, 4<sup>e</sup> article, 70. — 5<sup>e</sup> et dernier article, 132. — *Les Césars*, par M. le comte Franz de Champagny, 1<sup>er</sup> article, 161. — *De la trinité Percha*, par le docteur de la Barre. — *Le guide du Domestique*, 195. — *Les Césars*, 2<sup>e</sup> article, 220. — *Les Césars*, 3<sup>e</sup> article, 259. — *Les Césars*, 4<sup>e</sup> article, 294. — *Les Césars*, 5<sup>e</sup> et dernier article, 351.

### LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Sur l'album d'une jeune fille, traduction par le docteur Jost, page 5. — *Chant de berceuse*, tr. par A. S., 37. — *Scène d'hiver en Pologne*, tr. par cantonna, 101. — *Fragment du marchand de Venise*, tr. par \*\*\*. — *Chanson de montagne*, tr. par \*\*\* 195. — *Le travail*, tr. par M<sup>me</sup> Julie de Huisen, 263. — *Les adieux de Napoléon*, de lord Byron, tr. par \*\*\* 326.

### ÉDUCATION.

Clarisse de Somerghem, par M<sup>me</sup> Eveline Ribbecourt, page 6. — *Les Étrennes du vieux soldat*, par A. Jadin, 57. — *Variétés algériennes*, par feu Desire Leglise, 45. — *Parisien et Provincial*, par M<sup>me</sup> F. Imbert, 47. — *Blanche de Germancey*, par M<sup>me</sup> A. Sarville, 74. — *L'Orpheline du peuple romain*, par M<sup>me</sup> Eveline Ribbecourt, 89. — *Mère de Piémont*, par la même, 104. — *Bérangère d'Auvergne*, par M. Philibert Aubrand, 112. — *Mlle Legras*, par M. Ociave Delaporte, 136. — *Un dévouement*, par M<sup>me</sup> Laure Frus, 140. — *Emma la douce colombe*, par A. Jadin, 166. — *La bague de sir Felton*, par M<sup>me</sup> Eveline Ribbecourt, 199. — *Le Tasse*, par M. J. de Châtillon, 203. — *Le siège de Rouen*, par A. Jadin, 233. — *Les deux Cousines*, par M<sup>me</sup> F. Imbert, 238. — *Une Antipathie*, proverbe, par M<sup>me</sup> Eveline Ribbecourt, 263. — *Il pallazzo della Giornata*, par M<sup>me</sup> Angélique Annaud, 273. — *Le Lièvre et l'Ormeau*, par M<sup>me</sup> Eveline Ribbecourt, 297. — *Goliath*, par M<sup>me</sup> 304. — *La Sœur du Chouan*, par M<sup>me</sup> Eveline Ribbecourt, 327. — *La dame de Hoie*, par M<sup>me</sup> Emma Faucon, 333. — *Gueffes et Gueffins*, par M<sup>me</sup> Eveline Ribbecourt, 356. — *La Clef d'or*, légende, par M. Max de Revel, 369.

### POÉSIE.

La Charité, par M. Charles Froment, page 14. — *La petite Lampe*, par M. Hip. Violeau, 50. — *L'Ancien Testament*, par le prince Elim Meischerski, 114. — *Les Creches*, par M. Emile Deschamps, 144. — *Les*

*Morts*, fragments, par M<sup>me</sup> Anaïs Ségalas, 307. — *Pendant l'Orage*, par M. Victor Leroux, 279. — *Fleurs des champs*, par M<sup>me</sup> Louisa Stappueris, 305. — *Les Chant des Calacombes*, par M. l'abbé Pa. Gerbet, 338. — *La Bible de ma Mère*, par M. Jules Petit-Senn, 371.

### REVUE DES THÉÂTRES.

Par M<sup>me</sup> J. J. Fouqueau de Pissy.

*Mlle de la Scaglière*, comédie, par M. Jules Sandeau, page 15. — *La Diplomatie du Menage*, comédie, par M<sup>me</sup> Caroline Berich, 51. — *Le Juit Errant*, opéra, paroles de M. Scriba, musique de M. Halevy, 177. — *Ulysse*, tragédie, par M. F. Ponsard, 338.

### ENIGMES HISTORIQUES, par M<sup>me</sup> E. R.

Enigme n<sup>o</sup> I, page 5. — Explication, 51. — Enigme géographique n<sup>o</sup> 111, 81. — Explication, 115. — Enigme historique n<sup>o</sup> V, 147. — Explication, 182. — Enigme id. n<sup>o</sup> VII, 206. — Explication, 245. — Enigme id. n<sup>o</sup> IX, 289. — Explication, 306.

### MÉLANGES.

1<sup>re</sup> Lettre sur la Musique, par M<sup>me</sup> E. R., page 52. — 2<sup>e</sup> Lettre, 116. — 3<sup>e</sup> Lettre, 212. — 4<sup>e</sup> et dernière Lettre, 308. — *Saint-Germain des Prés*, par Paul Jacob (bibliophilie), 215. — *Procéder pour différentes sortes de peintures*, par M<sup>me</sup> Anaïs A., 147. — *Le pont Saint-Michel*, 372.

### CHRONIQUE MUSICALE.

par M. J. LOUVET, page 53, — 88, — 344. — *Devises historiques*, 1<sup>er</sup> article, page 246. — 2<sup>e</sup> et dernier article, 306.

### SALON DE 1832, par M<sup>me</sup> EDMÉE DE SYVA.

1<sup>er</sup> article, pages 148, — 2<sup>e</sup> 209, — 3<sup>e</sup> 244.

### ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Des bas — charlotte de pommes — crème de meringues, page 26. Procédé pour accommoder la porcelaine — gauffres à la crème, 54. Manière de blanchir les chapeaux de paille — de faire une capote — eau de seltz — sirop de violettes — de gomme — boulettes de bœuf — pastilles odorantes, 119. Pour nettoyer l'argenterie — soupe économique — champenoise mousseuse, 151. Pâte de veau — du lièvre — confiture de roses, 183. Chou rouge farci — poires tapées — Massépains, 214. Soufflé d'abricots — sirop de groseilles — sauce id. — groseilles en grappes — ragout de crevettes — gâteau à la Grailleure — contre les crachements de sang, 248. Conserve de tomates — pâte d'amandes au jaune d'œuf et du miel — gelée de coings — pâte de coings, 280. Différentes salades — croquettes de viande — souses — massépains aux amandes — croquets belges — croûtons aux cerises — crème de Catry, pour la peau, 309. Médecine domestique — décodon culinaire, 346. Pures de pommes de terre — confitures de prunes rouges — conservation du gibier — vinaigre des quatre voleurs — manière de nettoyer le cuivre — vernis pour le cuivre, 372.

### CORRESPONDANCE.

Chemisette — Fond pour bonnet — Bourse arabe —



N. P. dans un écusson — F. L. — Pantoufle — Gilet de femme — Bas de jupon — Dentelle au crochet — Sac chinois — *Avoine*, fleur en papier — manteau catalan — *Katrawek* — *Coralie*, *Maria*, *Sidonie*, *Thérèse*, *Héloïse*, *Alexandrine* — entre-deux — voilette, page 37. Col — bonnet de baptême — entre-deux — mouchoir — L. F. dans un écusson — dentelle au crochet — carré de filet, brodé en reprises — bonnet — fichu — gilet de femme — *Narcisse*, fleur en papier — nappe d'autel — *Melina*, L. M., *Anna*, *Eveline*, V. L., *Armandine*, *Philippine*, J. M., *Hortensia*, *Lasthenie*, *Euphrasie* — bas de jupon — mouchoir — 2 garnitures — 3 semés — par-dessus — *Odezza*, 55. Col — mouchoir — bas de jupon — entre-deux — encadrement en filet — *Ida* — socle pour lampe — *Audépin*, fleur en papier — couronne de fleurs en tapisserie — manche — robe de petite fille — manche pagode — ceinture de jupon — fichu — guimpe — bonnet-képi — E. D., *Ernestine*, M. C., *Evelina*, *Louise*, *Zenobia*, *Adrienne*, *Melvina*, *Lucie*, — veste *Leckzinska* — aube — deux garnitures — entre-deux — *Sigoulène*, *Agape*, *Nelly*, *Céleste*, *Nathalie*, *Hortense*, A. O., *Ezilda*, *Irma*, *Aurèle*, *Caroline*, *Marianne*, *Francine*, *Leonie*, E. G., C. H., *Rosalie*, *Thais*, *Albana*, J. M., S. E., *Juliette*, 89. Mouchoir — bonnet d'homme — alphabet — deux entre-deux — pelote en tapisserie — bande de crochet — cerf, sur filet carré pour coussin — bonnet habillé — robe d'enfant — mouchoir — bonnet d'enfant — blaque à tabac — *Antoinette*, *Emma*, *Aloysia*, *Marianne*, *Hermine*, *Sophie*, *Morie*, *Pauline*, *Malcy*, *Sofia-Luisa* — bonnet à barbe — patron de chapeau — ombrelle — *Faïerie*, *Célestine*, *Zénobie*, *Nelly*, *Melanie*, *Betsy*, *Ostle*, *Ambroise*, L. B., A. S., *Pauline*, 122. Col — deux mouchoirs — semé — bas de jupon — deux entre-deux — garniture — couverture de livre en tapisserie — bobèche en fleurs — signet — *Jacinthe*, fleur en papier — manche — bonnet — fichu-plastron — *Gabrielle*, *Anais*, *Zelia*, *Lucy*, *Antonine* — entre-deux — garniture — semé — chaise — *Lina*, *Aglac*, *Maria*, *Eulalie*, P. L., *Pélagie*, *Robertine*, *Félicie* — T. B. — M. C. — ménagère — mantelet et capuchon, 152. Manche — garniture — trois entre-deux — E. M. — A. D. — licorne sur filet pour coussin — rose mille feuilles — gravure représentant un petit garçon et une petite fille — voile — col — entre-deux — *Willima* — Rosa — chemise de femme — berthe pour petite fille — semé — bonnet d'enfant — C. B. — J. N. B. — A. R. — R. S. — Q. C. — dentelle — mantelet — écharpe — bottines d'enfant — M. P., 184. Col — mouchoir — entre-deux — garniture — alphabet — chiffres — couronne de fleurs en tapisserie — semé d'anjou pour filet — canezou — volant — A. H. L. O. — Nanine — Augusta — S. D. — L. — Felime F. P. — Emilie — table servie — dessert — casaque d'enfant — deux garnitures — mouchoir — entre-deux — feuille de marronnier, 217. Fichu-plastron — mouchoir — *Abdonie* — Anine — bourse de quêtresse — pelote ou pale — bandes de crochet — pelots — Fichu deux manches — J. J. dans un écusson — volant — garniture — deux écussons — C. D. — Emilie, *Zélie*, *Cornélie*, D. B., *Nissida*, *Morie*, *Amicie*, gilet de chasse — A. G. — M. G. — A. G. — *Carmen*, *Juliette*, *Catalina*, *Sérène* — fichu-gilet, 249. Mouchoir — M. B. — autre mouchoir — *Léontine* — col — couronnes de titres — entre-deux — bas de jupon — perroquet en tapisserie — robe de petite fille — garniture — entre-deux — écusson — *Victorine*, *Virginie* — pelote — camisole — taie d'oreiller — deux écussons — col — bas de jupon — semé — volant — chapeot — tapis-guenille — bonnet de Tunis, L. A., 284. Volant — mouchoir — *Anne* — *Penélope* — L. D. dans un écusson — *L'Autonne*, *Bacchus*, en filet — cerf en tapisserie — pelots-orange — robe de baptême — manche — deux bonnets — gilet — par-dessus d'enfant — col — J. A. — L. B. — J. D. B. dans des écussons — entre-deux — bas de jupon en piqure E. P. — V. M. — E. V. — P. D. — col pierrot — *Amélie*, *Hélène*, *Catherine*, *Noémie*, L. M., G. V., A. C. D., — P. S. dans un écusson — E. P., E. G., *Zélie*, *Nelly*, — volant — mouchoir — capuchon — 311. Col — Marie dans un écusson — *Blanche*

— semé — entre-deux — bonnet de fleurs en tapisserie — pantoufle *idem* — *L'Hiver*, visilard en filet — *Edouardette*, fleurs en papier — bonnet — gilet de femme — manche — P. B. — *Victoria*, *Isabelle*, P. — R. — T. — V., *Jules* — C. N. — entre-deux — bonnet d'enfant — pièce d'épaule pour tablier — volant — chemise d'homme — tablier — manteau mousquetaire et son capuchon — *Adrienne* — C. V. S. — F. A. dans des écussons — bas de jupon, 317. — Bas de jupon — entre-deux — mouchoir — S. L. — D. V. dans des écussons — coussins — pelote — chemise de femme — manteau et son capuchon — pagode — mouchoir — *Manina* — entre-deux — A. G. — J. G. — B. C. — M. T. dans des écussons — G. A. — A. L. — C. V. — F. R. *Inès* — bayeron — deux entre-deux — P. N. — J. K. — sachet pour mouchoirs — deux semés — col — deux mouchoirs — *Céleste*, *Pélogie* — quatre patrons de faux cols, 374.

## ÉPHÉMÉRIDES.

FÉVRIER : Mort de Walstein, page 63. — MARS : Mort de M<sup>me</sup> Campan, 95. — AVRIL : Mort de Benoît XII, 127. — MAI : Armement des Turcs contre Malte, 159. — JUIN : Fête de Saint-Paulin de Nole, 191. — JUILLET : Défaite de l'Armada, 222. — AOUT : Supplée de Semblançay, 256. — SEPTEMBRE : Bataille de Muret, 287. — OCTOBRE : Mort de l'abbé de Rancé, 319. — NOVEMBRE : 1<sup>er</sup> chapitre de la Toison d'or, 354. — DÉCEMBRE : Mort du grand Condé, 380.

## GRAVURES SUR ACIER,

Dessinées par A. de T. et Philippoteaux, gravées par Nargeot.

*Clarisse* de Somerghem, page 1. — *Bérangère* d'Auvergne, 129. — *Le Tasse à Sorrente*, d'après Jules Naudin, 193. — *Les assiégés de Rouen*, d'après Hillemaacher, 225.

## 12 GRAVURES DE MODES.

### TAPISSERIES COLORIÉES.

Terrier anglais, page 1. — Bonnet grec et quatre dessins de bourse, 97. — Lambrequin, 257. — Bandes et encadrements de tapis, 289.

## MUSIQUE.

*Clemencia*, valse. — *Le brin d'herbe*, romance. — *Schotisch*. — *Au p'tit bonheur* 1 chansonnette. — *L'Étoile du soir*, schotisch. — *Le Baptême de ma corvette*, quadrille. — *Lorenza*, polka-mazurka. — *Valse* de Beethoven. — *Marche funèbre*. — *Un bal d'été*, quadrille. — *Polka d'Auvergne*. — *La Samaritaine*, quadrille. — *L'Ange et l'Enfant*, mélodie. — *Quadrille*.

## MOSAÏQUE.

Pensées, maximes, réflexions, etc., pages 32 — 64 — 96 — 128 — 160 — 192 — 224 — 256 — 288 — 320 — 352 — 384.

RÉBUS, dessinés par Léopold Levert, gravés par Charles Gilbert.

Enseigner, c'est apprendre deux fois, page 32. — Oublie ce que tu as donné, souviens-toi de ce que tu as reçu, 64. — Autant vaut trainer que porter, 96. — Quand la poire est mûre, elle tombe, 128. — Plus on est de fous plus on rit, 160. — Il ne faut pas jeter la manche après la cognée, 192. — L'hironde ne fait pas le printemps, 224. — Tel maître, tel valet, 256. — Pauvreté n'est pas vice, 288. — Chacun son tour, 320. — Les petits ruisseaux font les grandes rivières, 352. — L'amitié disparaît où l'égalité cesse, 384.

Paris. — Imprimerie de M<sup>me</sup> veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.